RECUEIL

Nuits de la lecture 2024

CONCOURS DE NOUVELLES

Thématique

LE CORPS

COMMUNE DE PRADES-LE-LEZ

- **KILOMÈTRE 52**, *de Bernard Sortais* — **PAGE 1**
- **LE CORPS CAMOUFLÉ DES FEMMES DU MOYEN-ORIENT**, *de Michel Levert* — **PAGE 6**
- **LE PLATEAU**, *de Loul Combres* — **PAGE 10**
- **POUR UN TITRE OLYMPIQUE**, *de Claude Sorel* — **PAGE 15**
- **LE CORPS N'A PAS TORT**, *de Bachir Djaider* — **PAGE 18**
- **À CORPS ET À CRIS**, *de Michèle Boyer Carcenac* — **PAGE 21**
- **UNE ÂME DANS LA FORÊT**, corps consacré à l'éternité, *d'Arnaud Keller* — **PAGE 24**
- **LA COURSE D'UN HOMME CONTRE LA SUPRÉMATIE TECHNOLOGIQUE**, *de Steph.g.Merle* — **PAGE 26**
- **LA DANSEUSE**, *d'Anaïs Picard* — **PAGE 36**
- **LE BANC**, *de Gabriel Debailly* — **PAGE 38**
- **DEUX MAINS**, *de Régine Bernot* — **PAGE 42**
- **SIX MINUTES CHRONO**, *de Martine Ferachou* — **PAGE 48**
- **LA RAFLE DES BOUCHES**, *de Sarah Laulan* — **PAGE 53**
- **LE CORPS SCULPTÉ**, *de Roselyne Ferrer* — **PAGE 59**
- **LE DESTIN DE PIERRE**, *de Patrick Urguen* — **PAGE 62**
- **PLEIN COEUR**, *de Pierre Poisson* — **PAGE 66**
- **LE CORPS**, *d'Abdoulatif Seck* — **PAGE 69**
- **ROULE MA POULE**, *de Dominique Cugnet Magnani* — **PAGE 76**
- **CORPS À CORPS**, *de Gracia Helios* — **PAGE 80**
- **HÉLÈNE ET LE FOOT : RÊVE ET RÉALITÉ**, *d'Hélène Beaulieu* — **PAGE 90**
- **JO ET MOI**, *de Lydie Authier* — **PAGE 95**
- **TIVAL LE TIGRE CHEVAL**, *de Mathilde Blanc* — **PAGE 100**
- **SE DÉROBER**, *de Clément Lecourt* — **PAGE 106**
- **ACCOINTANCES AQUATIQUES**, *de René Raoul Daxcherf* — **PAGE 110**
- **LE TALISMAN DU DRAGON**, *d'Emma Belpaume* — **PAGE 115**
- **LE COACH**, *de Francine Delrm* — **PAGE 123**
- **FACE À FACE**, *de Lucile Taupin* — **PAGE 127**
- **LETTRE À MON CORPS**, *de Sandrine Bourouba* — **PAGE 128**
- **LE VIEUX GEORGES**, *de Jean-Claude Carcenac* — **PAGE 132**
- **ENTRE TOI ET MOI**, *d'Anne-Marie Routier* — **PAGE 136**
- **CORPS À CœUR**, *de René Julien* — **PAGE 144**

Kilomètre 52

Êtes-vous déjà allé à Bar-le-Duc par la route, en venant de Reims ? Sur les cent-dix kilomètres qui séparent les deux villes, vous ne traverserez aucun village, ni même de hameau. Vous ne verrez aucune maison habitée. Les seuls bâtiments que vous apercevrez sont trois silos à grain distants chacun de sept à huit lieues. Pour le reste, le paysage n'offrira à votre vue que des champs de céréales ou de betteraves sucrières et, ici où là, de petits bois dont la superficie est d'un hectare tout au plus. Il est conseillé d'avoir fait le plein d'essence avant d'entreprendre ce voyage, car vous ne trouverez aucune station-service sur votre chemin…

Florian Rubrouck était principal clerc dans l'étude d'un commissaire-priseur de Reims. Beau garçon, il avait un visage aux traits réguliers et un regard doux qui devait faire bien des malheureuses. Son corps, musclé mais sujet à l'embonpoint, exigeait une pratique sportive assidue pour éviter l'excès de poids.

La maison de vente avait récemment ouvert une succursale à Bar-le-Duc. Florian effectuait très fréquemment le trajet entre l'établissement rémois et l'annexe barroise.

En revenant de Bar, un soir d'hiver où il gelait à pierre fendre, alors qu'il était fatigué et avait faim, Florian repéra une auberge sise au bord de la route. Il ne l'avait jamais remarquée. Il s'arrêta pour dîner. L'établissement s'appelait le Relais du Grand Louvetier. C'étaient un bâtiment en pierre de taille au toit couvert de tuiles à l'ancienne, surmonté d'une girouette indiquant les points cardinaux et décorée d'une louve hurlant entourée de sa progéniture. Du lierre grimpait le long des façades. Les fenêtres étaient garnies de vitraux multicolores en losange et en borne.

Florian entra. Tous ses muscles se détendirent d'aise en pénétrant dans la vaste salle à manger bien chauffée. Un jeune serveur, en veste rouge à col noir et nœud papillon, l'accueilli avec un large sourire. Il le dirigea vers une table située à proximité d'une imposante cheminée ou crépitait un feu de sarments. En traversant le restaurant, les clients, qui était nombreux, le saluèrent d'un signe de tête. Une vieille dame, au teint vermeil et aux joues rouges comme des pommes, lui fit même un petit clin d'œil. On venait de flamber des crêpes Suzette et il flottait dans la pièce un délicat parfum de Grand Marnier. Le maître d'hôtel lui apporta la carte. La reliure était en cuir ornée de motifs dorés aux petits fers qui montraient toutes les phases de la lune, du premier au dernier croissant, en passant par le disque plein. Les pages étaient en parchemin tiré d'une peau de mouton ou d'une vessie de porc. Le nom des mets était calligraphié comme sur un antiphonaire médiéval ou un obituaire clunisien.

- Ce restaurant a la réputation de servir des viandes faisandées et de la nourriture avariée, dit-elle sur un ton sec. Des clients ont été gravement malades. Florian, suivez mon conseil : allez manger ailleurs ! Cela dit, elle prit sa tasse, disparut dans son bureau et ferma sa porte.

Florian fut étonné de cette réponse. Après le repas qu'il avait pris dans cette auberge, il n'avait souffert d'aucun trouble de la digestion ou du transit, et les aliments étaient de première fraicheur. Cependant, les propos de Mireille prouvaient, s'il en était besoin, que le restaurant existait bel et bien, et que Florian ne l'avait pas rêvé.

Environ un mois plus tard, vers vingt-et-une heures, en route pour Bar où il allait passer la nuit, afin d'être à pied d'œuvre le lendemain qui était jour de vente cataloguée à l'annexe, Florian vit à nouveau le Relais du Grand Louvetier. Bien entendu, il s'arrêta. L'accueil fut tout aussi chaleureux que la fois précédente et le maître d'hôtel lui assigna la même table que lors de son dernier repas.

C'était un Vendredi-Saint. Florian n'était pas particulièrement pieux, mais il aurait voulu manger du poisson en ce jour d'abstinence. La carte n'en proposait pas et faisait même l'impasse à la volaille. Ce détail lui avait échappé à sa première visite. Le choix se cantonnait à la haute venaison ainsi qu'aux viandes d'agneau, de veau, de bœuf ou de porc, mais apprêtées de toutes les façons : grillées, poêlées, rôties, braisées, en sauce ou bien en pot-au-feu. A défaut d'un met sorti de la mer ou du vivier, il choisit le plat qui lui parut le plus maigre, à savoir des rognons au vin rouge qu'il arrosa d'un verre de pommard. Après le dîner, en quittant le restaurant, il prit un repère pour retrouver aisément l'établissement quand il le chercherait. L'auberge faisait exactement face à la borne kilométrique cinquante-deux !

Il fêta Pâques chez sa tante qui avait une propriété à Behonne, un faubourg de Bar. Il passa un bon dimanche en compagnie de ses cousins qui étaient à peine plus âgés que lui, et le lundi matin prit le chemin de Reims. À mis parcours à peu près, il avisa la borne kilométrique cinquante-deux, tourna la tête vers la gauche, mais ne vit pas le Relais du Grand Louvetier. Stupéfait, il s'arrêta sur l'accotement et traversa la route. En lieu et place du restaurant, il y avait un fossé, un talus et un immense champ de betteraves sucrières ! Il pensa être fou. Cela défiait l'entendement et cette fois il n'y avait pas de confusion possible ! Vendredi une auberge se trouvait ici-même, lundi elle n'y était plus !

Rentré chez lui, l'idée lui vint de consulter son agenda et de faire marcher sa mémoire qui était excellente, pour retrouver les dates des ses repas dans ce restaurant visible par intermittence. Il fut sidéré par ce qu'il réalisa : les deux soirs où il avait dîné au relais, étaient des nuits de pleine lune ! Sa découverte le plongea dans des abîmes de perplexité. Se pouvait-

pointe, ressemblaient à des griffes. Tout de blanc vêtu, il portait un grand couteau de boucher en travers de la ceinture.

Avant que Florian ait pu dire un mot, l'autre se saisit de la lame, et d'un coup rapide et bien porté, lui trancha la gorge. Le sang gicla sur les nappes nivéennes. Une femme, qui en reçu quelques gouttes au visage, se l'appliqua comme un baume ! Tandis qu'on emportait le corps de Florian en cuisine, les clients, bien loin d'être épouvantés par cette scène tragique, applaudirent à tout rompre en lançant des bravi comme à l'opéra ! Le patron fit même une révérence à la salle en soulevant sa toque, à la façon d'un comédien qui salue le parterre, une fois la représentation terminée. Et les conversations reprirent, dans l'indifférence au meurtre qui venait de se commettre, comme si l'on avait sabré une bouteille de champagne, flambé une omelette norvégienne, ou soufflé les bougies d'un gâteau d'anniversaire…

Pour peu qu'on l'enveloppât d'un linge de coton, pour le laisser s'affiner dix à quinze jours dans la chambre froide, le cadavre de Florian allait donner de bons morceaux. La brigade ferait des andouillettes avec ses abattis, des boudins avec son sang, et de la salade avec ses cartilages. Ses grands fessiers seraient servis mijotés, ses mollets en pot-au-feu et ses pectoraux flambés au cognac. Quant à sa peau tannée et parcheminée, elle servirait de support pour calligraphier le menu.

La viande qu'on servait au Relais du Grand Louvetier était seulement maturée, et non pas faisandée comme l'avait prétendu Mireille en exagérant. La maison était une adresse confidentielle connue d'un petit nombre d'initiés, un peu ogres, qui aimaient la chair humaine bien conditionnée, et qui consultaient l'éphéméride avant de se présenter pour dîner.

Quant à savoir pourquoi l'auberge n'est visible que par les nuits de pleine lune, le mystère demeure. Les habitués ne posent aucune question à ce sujet. Il conviendrait d'en demander la cause au patron, mais il n'est pas bavard.

Le corps camouflé des femmes du Moyen-Orient.

J'ai huit ans et nous venons de fêter le cinquième anniversaire de mon frère. Ce jour-là, notre maman nous tient fermement par la main pour nous aider à marcher dans le souk de Manama (Bahreïn), parmi une foule d'hommes bizarrement habillés d'une robe blanche et coiffés d'un tissu à carreaux rouges et blancs.

Nous avons quitté la maison tôt ce matin, comme chaque jeudi. Notre papa est parti depuis plus d'une heure à bord de sa voiture conduite par son chauffeur pakistanais. Ingénieur en Génie Civil, il dirige un chantier de construction d'une station de pompage du pétrole du Golfe Persique. Il ne rentrera pas avant tard ce soir, comme chaque jour. Il ne reste avec nous que le vendredi, jour de repos.

Un autre chauffeur, lui aussi pakistanais, est revenu nous chercher peu de temps après son départ et nous a conduits à la ville après avoir traversé, à grande vitesse, un angoissant désert de sable. À notre passage, les dunes changeaient brutalement d'aspect et le paysage disparaissait en un poussiéreux tourbillon. J'avais l'impression, en regardant par la vitre arrière de la voiture, que tout s'éteignait autour de nous au fur et à mesure que nous avancions et la peur du vide s'emparait de moi. Mais je ne voulais pas avouer ma frayeur à mon petit frère et je me serrais contre ma mère, lui demandant d'une prière muette de nous protéger tous les deux.

Ma maman connaît bien le souk de la ville de Manama pour y venir fréquemment faire ses courses. Elle aime se promener dans les allées bordées de mille échoppes où l'on trouve les objets les plus divers. Elle raffole de ces interminables marchandages avec les vendeurs à propos du prix d'un article qu'elle trouve toujours trop élevé. Le scénario est habituel et la discussion est rude :

- Je me sacrifie en vous vendant à ce prix, s'exclament-ils
- Je me ruine en acceptant, leur rétorque-t-elle.

On s'accorde finalement sur un chiffre et l'on se réconcilie immédiatement, chacun ayant la conviction d'avoir fait une bonne affaire.

J'apprécie beaucoup ces brefs instants pendant lesquels je m'émerveille de voir ma maman se réjouir de son acquisition. Elle est belle et son parfum m'est familier. Elle est habillée de couleurs vives et sa blonde chevelure s'étale agréablement sur ses épaules exceptionnellement dénudées. Quel contraste d'avec les rares femmes que l'on croise dans le souk : toutes de noir vêtues, on ne distingue absolument rien de leur visage qu'elles tiennent caché sous leur voile, ne laissant même pas apparaître leurs yeux qui sont masqués par un austère linge légèrement percé de quelques trous, car rien de leur corps ne doit être exposé aux hommes autres que leur mari ou leurs proches.

Dans ces ruelles que nous parcourons lentement, nous sommes tous trois de vrais complices et, impressionné, je serre un peu plus fortement la main de maman ; je sais que mon frère en fait autant et j'imagine déjà tout ce que nous aurons à raconter ce soir à papa. J'adore ces soirées que nous passons avec mon père qui, visiblement, prend plaisir à nous relater, à la tombée de la nuit, toutes les anecdotes qu'il a vécues sur son chantier de travaux publics au cours de sa journée de labeur. Nous, fiers d'avoir un mystère à révéler, nous ne manquons pas d'évoquer ces troublantes femmes-fantômes que nous apercevons à la dérobée dans les grouillantes et populeuses ruelles du souk.

Mais, pour l'heure, j'éprouve une vague inquiétude à la vue de ce groupe d'hommes goguenards qui, le long des multiples petites boutiques, nous suivent d'un peu trop près à

à pied, nous sortons du souk et le fantôme qui nous tient par la main nous introduit dans une vaste maison où la température redevient supportable grâce à sa climatisation. À peine arrivés, notre protectrice nous confie à une jeune servante asiatique qui nous accueille avec un large sourire et nous sert aussitôt des boissons fraîches que nous nous entêtons à refuser.

Mais nos peurs disparaissent peu à peu et, sur l'insistance de la servante thaïlandaise, nous consentons finalement à boire et même manger des pâtisseries au goût très sucré. La maîtresse de maison ne tarde pas à réapparaître, cette fois vêtue d'une longue robe d'intérieur, le visage entièrement découvert et les cheveux libérés. Elle est aussi brune que ma mère est blonde et, comme elle, notre hôtesse est très belle. La conversation est laborieuse, mais je finis par comprendre que personne ne nous veut de mal. À sa demande, je traduis pour mon frère ; il paraît aussitôt rassuré et s'amuse déjà avec les quelques jouets que la servante lui a apportés. À ma question de savoir où se trouve ma maman, on me répond gentiment qu'il nous faut être très patients et que nous la reverrons prochainement.

Ce n'est que le lendemain après-midi que nous avons la joie de voir surgir notre papa sur le seuil de la maison où j'ai passé la nuit à lutter contre le sommeil en surveillant mon frère qui, lui, dormait paisiblement. Notre père est accueilli par la servante qui lui explique que Madame ne peut le recevoir car Monsieur n'est pas présent. Elle ajoute qu'elle a reçu instruction de lui remettre les deux enfants que nous sommes. Nous nous empressons de nous joindre à notre sauveur, non sans faire nos adieux à cette jeune fille thaïlandaise qui, somme toute, a été très gentille avec nous pendant toute la durée de ce que je ne peux sincèrement pas appeler une captivité.

Pendant le trajet de retour à notre maison, papa nous explique que c'est grâce à notre chauffeur qu'il a pu obtenir l'explication de ce qui s'est passé : maman ayant giflé un homme en public, c'est *manu militari* qu'elle a été reconduite à l'aéroport et embarquée sur le premier avion en partance pour l'Europe. Par chance, elle était en possession de son passeport, ce qui lui a permis de ne pas être jetée en prison, les autorités étant habilitées à la déclarer sur le champ *personae non grata.*

Papa nous explique encore que c'est hier soir, en rentrant de son travail qu'il s'est rendu compte de nos trois absences. Après avoir interrogé toutes nos connaissances, il s'est finalement rendu à l'évidence qu'il ne parviendrait à aucun éclaircissement sans l'aide d'un natif du pays. Faisant appel à son chauffeur attitré, il a parcouru toute la vieille ville de Manama à la recherche de notre propre chauffeur, lequel lui avoua que nous ne nous étions pas présentés au rendez-vous fixé aux abords du souk. Après moult recherches, c'est finalement au poste de police que papa obtint l'explication : l'Européenne qui se promenait dans les ruelles du souk n'avait pas les bras couverts ; elle était donc coupable. Bien pire, elle avait les bras et épaules dénudés ; assimilée à une prostituée, elle était donc passible d'emprisonnement sur le champ ou d'expulsion immédiate.

De retour à la maison, nous appelons la France de bonne heure le lendemain matin et c'est au téléphone que notre maman nous dit qu'elle vient juste d'arriver chez nous, saine et sauve.

Le jour même, plusieurs policiers se présentent à notre logement bahreïni et informent papa que, marié à une femme qui a l'outrecuidance d'exhiber son corps en public, il est accusé d'attitude irrespectueuse envers la loi de Bahreïn et, pour cela, lui et ses enfants sont déclarés aussi *personae non grata.* Quelques heures après, un appel téléphonique

LE PLATEAU

Elle avait posé ses seins nus
sur une touffe d'herbe
jaunie par le soleil.

L'été fut, cette année-là, très chaud, et encore, malgré Septembre avancé, l'air était lourd d'abeilles; il eût fallu marcher longtemps vers le nord, en haut des collines, pour trouver quelques jeunes pousses vertes et fraîches.

Elle avait très chaud
et encore envie de chaud, besoin de sentir sa peau
se tendre par
tous ses pores.

Elle avait posé ses seins nus
sur une touffe d'herbe
et écrasa son ventre à côté, lisse comme la méditerranée un jour calme, avec au milieu une petite île, appelée "île du nombre" ou plus vulgairement "nombril".

Celui qui fut, ce jour là, réincarné en minuscule fourmi, eut bien de la chance de se promener sous ce ventre, explorer le nombril, escalader les seins, mordiller le cou. Fut- ill heureux aussi celui qui, en papillon, se posa un instant sur ses deux fesses rondes, oubliant les autres fleurs.

Elle avait les seins nus
comme le reste du corps et comme les seins, son sexe reposait sur une touffe d'herbe.

Les sauterelles ne sautaient plus
Les pierres non plus.
Tout était calme
et le pin, là-bas, se dépêchait de faire avancer son ombre pour toucher la fille
et les grillons ne chantaient plus
les pierres non plus.
Tout était calme.
Et le crapaud ne faisait plus l'amour
ni la mante religieuse
les pierres non plus
la fille non plus et cela l'obligeait à rêver, à bouger son

Puis elle referme les yeux et joue avec ses seins qui s'ennuient beaucoup, elle en presse juste la pointe. Elle pense que les mères qui allaitent leur bébé, doivent ressentir leurs seins durs quand ils sont pleins de lait. Elle a l'impression qu'ils sont pleins et voudrait bien les sucer. Elle presse fort, mais rien n'en sort, sinon un désir violent de les presser et d'y prendre son plaisir.

Beaucoup moins loin un homme presse le pas. Des bruits bourdonnent dans sa tête; il entend "liberté, liberté"
il entend des chiens
des coups de sifflets
"déserteur, déserteur"
avaient-ils crié il y a trois jours sur les monts où il passait la frontière.
"libre, libre"
Disait-il aujourd'hui, la sueur et la poussière collées à la barbe, les pieds déchirés
"libre, libre"
la course folle des gens vêtus de noir
des chiens vêtus de jaune
"libre, libre"
encore une heure, encore deux, encore...
Avant que la mitraille ne claque!

Plus loin des chiens bavent
des gens crient.

Son cœur bat fort dans son oreille appuyée au sol et s'y mêlent des pas tristes.

Plus près, une fille bave sur sa main qu'elle embrasse.

Son cœur bat de plus en plus fort
elle ne le reconnaît plus.
Elle entend beaucoup de cœurs battre
au loin dans la terre
elle mord sa main
sa salive coule dans son cou.
Elle entend battre, battre des cœurs
sa main fait une prière sur son ventre
sa main saigne dans sa bouche.
Elle entend la terre qui gronde de cœurs.
Près, loin

"Halte" dit un rapace, un sifflet horrible retentit. Les chiens, les hommes et les chaînes se couchèrent sans un souffle. Le grand aigle dit à la fille

"As-tu vu..." et la fille ne le laissa pas finir cria "oui !" "l'homme est parti par là", elle cria plus fort "il courrait vers ces collines!" et sa voix de femme fut couverte par les chiens, par les chaînes, par les sifflets par les

"cherche" et ils disparurent avec leur bave jaune vers les collines de l'enfer. Tout redevint calme.

La fille respira fort. Elle enleva les pierres et cria "Bertrand" sur l'homme au visage de pierre, "Bertrand" dit-elle et ses ongles se déchirèrent sur sa main de pierre, elle pleura sur sa veste de pierre,

elle posa sa bouche chaude sur sa bouche de pierre qui souriait heureuse. Le ciel se déshabillait de son soleil, elle ôta ses habits et se coucha sur le corps de l'homme qu'elle mouilla des larmes de sa bouche.

Elle l'embrassait quand la lune se leva.
Elle l'embrassait quand le vent se déchaîna,
Elle l'embrassait, quand le soleil apparut,
soudée par la bouche de l'homme.

Et les pierres du plateau regardèrent ce jour-là une des leurs faire l'amour.

Pour un titre Olympique

« À la première place, championne Olympique représentant la France, Michèle Gayot-Delattre. »

Sur la première marche du podium, Michèle se redressa, bomba imperceptiblement le torse. Un léger sourire accroché aux lèvres, elle regarda le drapeau tricolore s'élever dans le ciel bleu du stade Olympique tandis que l'hymne national retentissait. Elle le trouvait beau ce drapeau Français, entouré du drapeau Japonais et du drapeau Italien. Il était beau ce drapeau se détachant sur un ciel d'azur. L'émotion était trop forte, elle ne put retenir ses larmes. Le contrat était rempli. Tout s'était déroulé exactement comme l'avait prévu, Hugo Delattre, son mari et entraîneur. Michèle avait trente-deux ans, ses longues jambes faisaient merveille dans sa spécialité le "cinq mille mètres".

Après la cérémonie protocolaire, Michèle avait retrouvé Hugo dans les vestiaires. Ce fut une longue accolade entre les deux complices. En une fraction de seconde, toutes les tortures pour arriver à ce titre tant convoité furent oubliées. Ils prirent le chemin de l'hôtel où était basée l'équipe de France. Là, une réception réunissant tous les athlètes Français était organisée pour fêter ce titre Olympique. Le champagne coula à flots. Dans l'avion qui la ramenait en France, Michèle repensa à toutes ces années de travail, d'effort, de sacrifice, le mot n'était pas galvaudé, pour arriver à la consécration, un titre olympique. Il y a cinq ans, quand Hugo a croisé son chemin, ses performances n'avaient rien d'exceptionnelles. Elles étaient celles d'un athlète régional. En cinq années de sacrifice, Hugo l'avait amené au niveau mondial, au tout premier plan. Après une année passée sur tous les stades de France, où ses résultats bien que s'améliorant, restaient tout juste dans la moyenne, Hugo lui proposa une stratégie qui devait l'amenée à ce titre Olympique. Michèle accepta de s'y plier, acceptant du même coup toutes les contraintes que cette stratégie imposait. Celle-ci, pour être menée à bien, nécessitait un départ de

comme dans celle d'Hugo. Pourtant, le souvenir le plus présent dans sa mémoire, celui qu'elle revoyait le plus nettement, est un souvenir lié aux deux années passées loin de la France. Celui de ce jour du mois de juin, jour où elle est rentrée à la clinique du docteur N'Guyen.

Ce jour-là, c'est un athlète Michel Gayot qui était rentré dans cette clinique. Quatre jours plus tard, c'est une athlète Michèle Gayot qui en ressortait.

Le corps n'a pas tort !

Il était une fois une jeune fille nommée Siryana, aux yeux étincelants et au cœur rempli de passion pour la danse. Depuis son plus jeune âge, la musique et le mouvement étaient sa source de joie et d'expression. Chaque note résonnait en elle comme une invitation à danser, à laisser libre cours à sa créativité. La vie de Siryana avait toujours été imprégnée de mouvement. Mais pas que ça ! De souffrance à la jouissance, de la grâce à la passion, puis de la plénitude au décharnement...sa vie n'est pas un long fleuve tranquille. Depuis sa plus tendre enfance, elle été passionnée par la danse, mais pas seulement par la danse des pieds, des bras et du corps, mais par la danse du corps tout entier, avec tout ce que cela impliquait. Elle avait grandi dans une famille conservatrice, bigote « où le corps est synonyme de péché».

Cependant, il y avait un obstacle dans la vie de Siryana : son père. Un pur traditionaliste à l'esprit profondément fondamentaliste. Pour lui, la danse était une activité futile, un passe-temps qui ne menait à rien de concret. Dans une société biberonnée à l'interdit, parler de danse ou de musique est une offense à dieu et à la religion. Il aspirait à un avenir conventionnel pour sa fille, un chemin où la sécurité prévalait sur la passion. Chaque fois que Siryana mentionnait la danse devant son père, ses yeux s'assombrissaient, et il lui lançait des regards désapprobateurs. Il tenait mordicus à ce qu'elle suive la voie de ses semblables. Obéissance, docilité et servilité...

L'expression corporelle et l'appréciation de la beauté dans toutes ses formes sont bannies pour ne laisser place qu'au silence et la dévotion. Sa mère était une artiste, mais sitôt mariée, elle s'est vue enrobée de force dans une spirale de religiosité. Le père de Siryana, un boucher rigoureux et rigoriste à la fois.

Siryana n'a pas hérité de cette mosaïque d'influences et les avait transcendés pour créer sa propre vision du corps comme un moyen d'expression. Dès son plus jeune âge, elle avait commencé à prendre goût à la danse classique, mais au lieu de se limiter à ces mouvements traditionnels, elle avait exploré d'autres styles, la danse du ventre. Elle avait découvert que le corps était une toile en mouvement, un instrument de création infini. Avec le consentement tacite de sa maman, et en

bannie à jamais ! « La Danse du Corps est un péché dans notre religion. C'est la danse du diable ! », lui balança tout de go son père. La danse, la musique, la poésie et la projection d'images du corps humain sont l'œuvre des mécréants. Mais devant ce spectacle de désolation, la mère de Siryana décida, enfin, de se rebeller contre son mari qui tortura sa vie et ses pensées comme un bourreau des années durant. Elle ne voulait pas que sa fille vive le même calvaire. Elle demanda illico presto le divorce pour mettre fin à deux décennies de maltraitance, de violence et de religiosité suffocante. C'est toute la famille qui respira de nouveau, échappant de fait aux carcans de ce conjoint malotru. Siryana jeta l'épais tissu noir enveloppant son corps pour s'adonner à cœur joie à son art.

"La Danse du Corps" devint rapidement un succès retentissant. Les critiques l'acclamèrent pour son originalité et sa vision novatrice de la danse et de l'art corporel. Les spectateurs, émus par la profondeur de l'expérience, étaient transportés au-delà de la contemplation physique pour explorer la beauté, la complexité et la fragilité de l'être humain. Les performances étaient une fusion enivrante de mouvement et d'art visuel, captivant le public et l'emmenant dans un voyage sensoriel à travers le corps humain.

La carrière de Siryana prospéra, mais ce qui la remplissait le plus, c'était de voir comment sa passion avait inspiré d'autres à explorer le potentiel créatif du corps. Elle était convaincue que la danse du corps n'était pas seulement une forme d'expression, mais une porte ouverte vers une compréhension plus profonde de l'humanité elle-même.

Ainsi, la vie de Siryana se révéla être une danse sans fin, une exploration constante du corps et de l'âme, une célébration de la beauté dans chaque mouvement, une ode à l'expression corporelle et à la force intérieure de l'être humain. Elle avait découvert que le corps était bien plus qu'un simple véhicule ; c'était une source infinie de créativité, de passion et de découverte. Et, dans cette danse du corps, elle avait trouvé sa véritable harmonie.

A COR.PS ET A CRIS

Mariana était fatiguée... Pourquoi cette lourdeur dans son corps ? Oui elle se sentait comme avachie, c'est le mot simple qui lui venait à l'esprit, peut-être par proximité sonore avec le mot vache, cette bête placide, au grand regard ourlé et vide, aux tétines lourdes et faïencées de crottes, cette masse de chair d'où seule émerge une queue filasse et convulsive qui chasse mécaniquement les volées de mouches.... Avachie comme un vêtement mou et flasque. Vidée de son corps, mais d'une lourdeur incontrôlée …

Le paradoxe d'un corps lourd et vide.

Peut-être, eut-elle préféré être une chèvre.

Sur son île, les chèvres faisaient corps avec la roche, une roche parfumée aux odeurs d'origan et d'hélichryse, cette plante sorcière qui soigne les bleus des coups. Elle observait souvent ces animaux, vifs, fantasques et capricieux comme le veut capra, leur nom d'origine.

Mariana est fatiguée sans raison croit-elle. Elle essaie de faire le tour de la question, de la cave au grenier, des pieds à la tête, du lundi au ... Oui aujourd'hui, c'est quel jour déjà ? Oh je perds la tête, les jours se ressemblent, je m'y perds …

Voyons, ce matin : réveillée, satisfaite d'avoir réussi ses phases de sommeil, le profond et le paradoxal, régénération du corps et rêves, enfin la totale du cycle, elle qui est une insomniaque à l'esprit qui gamberge ; elle s'est félicitée tout en buvant rapidement son café philtre de sa bonne humeur. Debout et en avant.

Oui, devant le miroir elle a vu cette raie blanche qui semble s'étendre avec le temps et qui partage sa chevelure ; faudra prendre rendez-vous chez le coiffeur, pas grave, elle aura la fantaisie d'y ajouter une mèche rouge, elle a bonne mine malgré des ridules, un signe de ses sourires n'est-ce pas ? Un peu essoufflée ? Bientôt elle projette de passer à la cigarette électronique selon le conseil d'une collègue,

Oui … bientôt. Mais là elle respire à pleins poumons l'air encore frais qui vient du vent de la mer entre deux bouffées de cigarette. Son corps veut tout. Elle regarde autour d'elle tous ces humains, en tout point ses semblables, forcément heureux à ce moment d'une journée qui commence.

Oui, Mariana regarde autour de d'elle sans l'ombre d'un doute, hommes et femmes de qualité, sentant le vétiver de la crème à raser ou le parfum « la vie est belle », perdue qu'elle est dans les parfums de la vie, prête à accepter celui du chef du personnel, odeur forte qui lui donne un haut le cœur.

Car oui, elle de la chance … elle a un travail dans une de ces nouvelles entreprises qui se sont installées sur l'île « see and sun ». L'ile est devenue un hub : son entreprise d'import-export a pour devise « tout pour la plage pour être à la page ». Son travail de graphiste consiste à customiser serviettes de bain, bouées, crèmes solaires venues, anonymes, de Chine, en fonction de la demande touristique localisée : il lui plait à imaginer, le corps penchée sur son ordinateur, qu'elle voyage à l'autre bout du

l'habitude, familier, apaisant, et pour qui sait entendre, jamais le même. De temps à autre, la corne de brume d'un bateau qui quitte le port rompt le métronome du ressac, comme un cor qui semble orchestrer l'harmonie du monde.

Mariana se lève, face à la mer… Elle reconnaît la bouée licorne rose estampillée par ses soins au nom de l'île et d'un hôtel qui flotte toujours. Délestée d'un corps d'enfant, la licorne vide a l'air idiote, dodelinant sa tête de plastique comme un rêve formaté, maquillée en rose comme la vie, arrimée à son piquet.

Fuir, oublier l'image de l'entreprise qui la poursuit jusque sur la grève ! Le soleil est couchant, enveloppé de voiles légers, filaments gris perlé, le bleu de la mer s'est changé en gris sombre et les vagues en s'ouvrant s'envirgulent de blanc. Une tache orangée … Est-ce un reflet du soleil ?

Et soudain, soudain un cri, un cri comme sorti des abysses, qui appelle comme un cor et faiblit, épuisé dans un gémissement … Mariana se dit qu'il y a des couleurs qui crient comme cet orange dans ces gris, mais la tache bouge, s'agite, appelle comme un cor dans la brume. Alors Mariana comprend, et de toutes ses forces, à corps perdu elle s'élance dans la Méditerranée.

Elle lui a tendu son drap de bain « bienvenue sur l'île » et il a dit « Shkran ».

Demain, à la pause-café, elle racontera en riant « la tête, le cœur, le corps » et sa mise en pratique et ira rêver, devant son ordinateur tandis que sur la mer la licorne rose perdra de son embonpoint sous l'effet d'un rayon de soleil.

Une âme dans la forêt, corps consacré à l'éternité

Il en avait besoin, il est parti.

Un voyage au cœur de la forêt comme un voyage intérieur pour laisser s'exprimer ce qu'il a au fond de son être. Pas seul, mais avec son instrument, un autre lui-même. Un violoncelle comme une extension de son apparence corporelle, un instrument de musique choyé et aimé. La forêt, un monde de paix, de liberté qui permet de lancer la mélodie entre les troncs et de laisser rebondir l'écho dans le calme de la végétation.

Entre ses mains, c'est la vie qui vibre. L'oreille collée le long de la touche, le violoncelliste attrape les notes au rythme de ses doigts. La vibration se prolonge du thorax à ses cuisses. Doucement le bois s'échauffe du crin de l'archet pour donner à l'air une raison de chanter. La caisse de résonnance est caisse de résonnance du violoncelle tout autant que du violoncelliste.

Entre ses mains, c'est le bois qui vibre, le bois qui lui parle. Le bois est vivant depuis des siècles avant lui. Il chantait au temps des feuilles vertes, des jours de pluie, de la misère ou du soleil renaissant. Entre ses mains, ce sont ses tripes qui vibrent. Qui vibrent sous l'émotion, sous l'air qu'il joue. Qu'il joue avec l'air qui nourrit son violoncelle. Sans air, il n'y a pas de vibration. Sans air musical dans sa tête, il n'y a pas de vibration dans son écorce intime.

Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'il n'est pas seul à jouer. Il joue avec tous ceux qui ont composé cette musique. Cette musique venue des siècles avant lui. Cette musique du temps des bourgeons, des jours de soleil, de la misère ou du jour couchant.

C'est comme si chaque compositeur le prenait par la main, par la main et par l'archet. Une main invisible faite de chair qui guiderait la sienne à son insu. Une main douce comme le bois longuement poli, verni et accordé. Il est main d'écorce, arbre de peau, esprit d'antan, joie d'aujourd'hui. La musique est en lui, vibrante et réconfortante.

L'oreille collée le long de la touche, les yeux fermés pour mieux voir les notes au bout de ses doigts. Les apprivoiser, ces petites bêtes sauvages si promptes à déraper, s'échapper à travers le bois. Mais une main est là pour l'aider, une main inconnue et multiple, une main qui lui retourne les tripes.

Rester assis, maintenir la position, bien ancré dans le sol, bien enraciné par les pieds et la pique du violoncelle. Sentir l'humus qui lui chatouille la plante des pieds, le lierre qui lui enserre les chevilles. Sentir l'air, respirer la musique. Sa musique intérieure est sa sève, nourrissante et essentielle. Sa main ne lui appartient plus, elle est musique.

Cette musique, c'est son sang, sa chair. Suspendues dans l'univers aérien et léger, les notes en fin de germination s'échappent vers la cime des arbres. Elles s'accrochent aux branchages, telles des gouttelettes de rosée. Dans leur transparence éphémère, s'irisent les rais de lumière traversant le feuillage.

La Course d'un Homme contre la Suprématie Technologique

Dans un futur lointain, la société s'est métamorphosée d'une manière à la fois étonnante et déconcertante. La course incessante vers la perfection a poussé l'humanité à franchir les limites de la biologie naturelle. Les individus, aspirant à transcender leurs capacités physiques et mentales, ont adopté des modifications corporelles avancées. Ces améliorations, diverses et variées, vont de l'implantation de puces neurologiques augmentant l'intelligence et les réflexes, à la substitution de membres biologiques par des prothèses mécaniques d'une efficacité inégalée. Dans cette ère où la technologie et le corps humain s'entremêlent intimement, l'idéal de l'homme "augmenté" est devenu la nouvelle norme.

C'est dans cet univers futuriste qu'évolue Asso Lapin, un jeune athlète français aux racines Togolaise. Son amour pour le sport n'a d'égal que son respect pour l'intégrité physique humaine dans sa forme la plus pure. Asso se distingue de ses contemporains par son choix audacieux de refuser toute modification corporelle. Cette décision, bien que controversée, témoigne de son engagement profond envers l'authenticité et l'esprit originel du sport.

Asso est animé par un rêve ambitieux, celui de représenter la France aux prochains Jeux Olympiques d'été. Pour lui, cette aspiration va au-delà de la simple compétition sportive. C'est une quête de reconnaissance, non seulement pour lui-même mais aussi pour l'essence même du sport, où le talent naturel et la détermination l'emportent sur les artifices technologiques. Ce rêve est aussi un hommage à ses origines, un moyen de se connecter avec son héritage tout en embrassant pleinement son identité française.

La société, cependant, ne partage pas son enthousiasme pour cette approche traditionnelle du sport. Dans un monde où les améliorations corporelles sont synonymes de succès et de supériorité, la décision d'Asso de rester "non augmenté" est perçue avec scepticisme, voire moquerie. Ses pairs le considèrent comme un idéaliste, un rêveur naïf incapable de comprendre les exigences de leur époque. Malgré ces obstacles, Asso reste inébranlable. Il puise sa force dans les enseignements de son grand-père, un ancien athlète de renom qui a toujours prôné l'importance du travail acharné et de l'intégrité.

Asso s'entraîne avec une rigueur et une détermination qui forcent l'admiration. Chaque jour, il repousse ses limites physiques et mentales, se préparant pour les épreuves qui détermineront son aptitude à concourir sur la scène internationale.

Les autres athlètes, témoins de sa métamorphose, commencent à le regarder différemment. Certains, empreints d'admiration secrète, commencent à questionner leur dépendance aux améliorations technologiques. D'autres, cependant, restent sceptiques, incapables de concevoir un succès sans l'aide de la technologie.

La détermination inébranlable d'Asso et sa montée en puissance deviennent une source d'inspiration pour beaucoup. Dans sa quête, il représente bien plus que lui-même ou son pays ; il devient le symbole d'une humanité qui, malgré les tentations de la facilité technologique, peut encore trouver en elle la force et la grandeur. Asso, à travers son parcours, réaffirme la valeur du travail acharné, de l'intégrité et du potentiel humain dans sa forme la plus authentique.

Sa quête pour une place aux Jeux Olympiques devient un symbole de résistance contre une société obsédée par l'amélioration artificielle. Asso Lapin, dans son voyage, ne représente pas seulement lui-même ou son pays, mais également une vision du sport et de l'humanité elle-même – une vision où l'esprit et le corps, dans leur forme originelle, sont célébrés et valorisés pour leur beauté intrinsèque et leurs capacités naturelles.

La route vers les Jeux Olympiques pour Asso Lapin est pavée de défis et d'obstacles. Les sélections nationales sont la première étape cruciale, un processus éliminatoire impitoyable où seuls les meilleurs peuvent espérer se qualifier. Asso, déterminé et inébranlable, se prépare méticuleusement pour chaque épreuve, conscient que chaque performance est scrutée, jugée, et peut-être même dépréciée par ceux qui doutent de sa capacité à rivaliser sans améliorations corporelles.

La première étape des sélections est un test d'endurance, un marathon épuisant qui pousse les athlètes à leurs limites extrêmes. Asso, malgré sa forme physique impeccable, est mis à rude épreuve face à des concurrents augmentés mécaniquement. Pourtant, il surprend tout le monde en se classant parmi les premiers, un exploit qui commence à faire tourner les têtes. Sa performance incroyable déclenche une vague de discussions dans les médias, certains louant son courage et sa détermination, tandis que d'autres restent dubitatifs, le considérant comme une anomalie passagère dans le sport moderne.

La deuxième étape est une épreuve de vitesse, où l'agilité et les réflexes sont primordiaux. Asso continue son entraînement intensif, travaillant avec acharnement pour aiguiser ses compétences. Sous la tutelle de son grand-père, il adopte des techniques d'entraînement innovantes, se concentrant sur la rapidité et la précision.

La veille des Jeux Olympiques, Asso se retrouve sous les feux des projecteurs, devenant un sujet de fascination pour le monde entier. Sa présence aux Jeux, un athlète sans modifications dans un océan de concurrents augmentés, est un rappel poignant de l'humanité dans une époque dominée par la technologie. Les médias, autrefois divisés, commencent à s'unifier autour de son histoire. Des reportages inspirants dépeignent son parcours, son intégrité, et sa force de caractère, attirant l'admiration de millions de personnes.

Mais avec cette notoriété vient une pression encore plus forte. Asso est conscient que chaque mouvement, chaque parole, chaque performance sera scrutée et analysée. Il ressent le poids des attentes, non seulement de son pays mais aussi de ceux qui voient en lui l'espoir d'un retour aux fondements du sport. Malgré cela, il reste concentré, s'appuyant sur les enseignements et l'expérience de son grand-père pour maintenir son équilibre mental et émotionnel.

Dans les coulisses, Asso fait également face à des défis. Les discussions et les débats font rage parmi les comités et les officiels des Jeux Olympiques. Certains le considèrent comme un symbole vivant, tandis que d'autres le voient comme une erreur qui pourrait remettre en question l'avenir du sport. Des athlètes de diverses disciplines viennent le rencontrer, certains pour exprimer leur soutien et leur admiration, d'autres pour confronter leurs idées préconçues sur la supériorité des améliorations corporelles.

À travers tout cela, Asso reste imperturbable. Il continue ses entraînements, affinant ses compétences, et se préparant mentalement à la plus grande épreuve de sa vie. Chaque session est une démonstration de sa volonté de fer et de sa détermination à prouver que le cœur et l'âme d'un athlète sont plus importants que toute modification artificielle.

Lorsque vient le jour des Jeux Olympiques, Asso est plus qu'un participant ; il est un phénomène. Les stades, remplis de spectateurs et de caméras du monde entier, sont électrisés par sa présence. Son nom est scandé, son histoire est racontée, et son visage est reconnu par des millions. Il n'est plus seulement un athlète ; il est devenu un symbole de résistance, un héraut de l'esprit sportif dans sa forme la plus pure.

L'excitation était palpable alors que la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de Paris commençait. Dans cet univers futuriste, la ville s'était transformée en une métropole éblouissante, où le charme intemporel de Paris se mêlait à des merveilles technologiques. Les rues, éclairées par des lanternes holographiques, guidaient les

carrière, lui envoyait des messages de soutien et de sagesse, rappelant à Asso l'importance de rester fidèle à ses principes.

Lorsque le jour de sa compétition arriva, une tension palpable régnait dans l'air. Le Stade Olympique était rempli à ras bord, l'anticipation du public était à son comble. Asso, revêtant fièrement l'uniforme de la France, ressentait un mélange de nervosité et d'excitation. Il savait que ses performances seraient soigneusement analysés non seulement pour leur valeur sportive, mais aussi comme une déclaration de ses convictions.

Au moment de son entrée dans le stade, un tonnerre d'applaudissements l'accueillit. Il y avait ceux qui le soutenaient, admirant son courage de défier la norme, et il y avait ceux qui étaient sceptiques, curieux de voir comment un athlète « pur » se mesurerait à ses concurrents augmentés. Mais Asso ne se laissait pas distraire. Il était concentré, prêt à montrer ce dont il était capable.

Le jour tant attendu se lève enfin sur Paris, apportant avec lui une charge d'excitation et d'anticipation. L'épreuve finale des Jeux Olympiques, celle qui allait couronner le meilleur coureur, est sur le point de débuter. Pour Asso, ce n'est pas seulement une course, c'est le moment de vérité, une épreuve de sa volonté face à des adversaires formidables.

Le stade est empli d'une tension palpable, chaque spectateur retient son souffle, anticipant une compétition sans précédent. Les concurrents, alignés, sont des colosses de la piste, leurs corps augmentés par des technologies de pointe qui les rendent presque surhumains. Parmi eux, Asso se démarque par sa simplicité, un athlète pur dans un océan de mécanique et d'électronique.

Dès le coup de pistolet, la course prend une tournure intense. Les concurrents, utilisant leurs améliorations, se livrent à une compétition féroce, où les stratégies déloyales abondent. Des alliances se forment et se brisent en un clin d'œil, des coups bas sont échangés, créant un chaos sur la piste. Dans cette mêlée de vitesse et de ruse, Asso reste imperturbable, esquivant habilement les manœuvres sournoises, sa force réside dans sa simplicité et son intégrité.

Alors que la course progresse, plusieurs concurrents tombent victimes de leurs propres stratagèmes, éliminés par les pièges qu'ils ont eux-mêmes tendus. La foule, choquée par ces retournements, regarde Asso, le seul à courir une course propre,

Dans les jours qui suivirent, la fédération sportive internationale, profondément touchée par l'impact de la victoire d'Asso, prit une décision historique : interdire les améliorations corporelles dans les compétitions. Ce revirement symbolisait un retour aux fondements du sport, où l'esprit, le talent et la détermination prévalent sur la technologie.

Asso, devenu une icône mondiale, était acclamé non seulement pour son incroyable performance, mais aussi pour son influence dans cette décision révolutionnaire. Sa détermination, son intégrité et son humanité avaient rallumé une étincelle dans le cœur des gens, rappelant à tous que le véritable esprit du sport réside dans la célébration des capacités humaines naturelles.

Lorsque Asso retourna dans son pays natal, un accueil triomphal l'attendait. Des milliers de personnes se pressaient dans les rues pour apercevoir le héros qui avait redéfini l'athlétisme. Mais pour Asso, un seul visage comptait parmi la foule : celui de son grand-père.

Leur retrouvaille fut un moment d'une émotion intense. Les yeux brillants de larmes, le vieil homme serra son petit-fils dans ses bras, sa fierté rayonnant dans chaque parole. « Tu as montré au monde entier la force de la résilience, mon garçon », murmura-t-il. Les mots étaient simples, mais chargés d'une signification profonde. Pour Asso, l'approbation de son grand-père valait toutes les médailles du monde.

C'était un moment symbolique, la transmission d'un héritage, d'une génération à l'autre. Le grand-père, qui avait autrefois brillé sur les mêmes pistes, voyait en Asso la réalisation de ses propres rêves et convictions. Dans les yeux de son aïeul, Asso lisait une histoire de lutte, de passion, et de persévérance, une histoire qu'il avait maintenant portée à son apogée.

Le soir de leur réunion, alors que les étoiles scintillaient dans le ciel, Asso et son grand-père s'assirent ensemble, partageant des souvenirs et des rires. C'était plus qu'une célébration d'une victoire ; c'était la célébration d'un voyage, d'une lutte commune pour la préservation de l'esprit sportif.

Alors que la nuit enveloppait doucement la ville, une scène poignante se déroulait. Le grand-père, prenant une médaille de sa propre carrière, la passa autour du cou d'Asso. « Tu es le vrai champion, celui qui a couru avec son cœur et non avec des machines », dit-il avec émotion. Asso, les larmes aux yeux, sentait le poids de cette médaille, symbole de l'héritage familial et de la lutte pour la pureté du sport.

La danseuse

Sous les néons d'une station-service, Maria offre ses tourbillons à la moiteur de la nuit. Ce soir, elle porte sa robe rouge, celle aux bretelles qui lui dessinent de jolies épaules et vole au-dessus des genoux. Aujourd'hui, Maria est couleur sang, comme celui qui lui tape dans les tempes. Couleur rage, comme celle qui l'étripe. Maria danse. Maria exulte. Ses bras frappent l'air, son torse convulse, ses pieds martèlent, elle danse. Les phares des voitures glissent sur son corps en sueur sans s'arrêter. Ils la balaient comme ce décor de banlieue, indifférents au spectacle.

Endiablée, Maria s'élance, virevolte, Maria a mal, elle se sent amputée. Et pour que la douleur ne l'avale pas tout entière, elle jette son trop plein de colère sur le béton luisant. Aux vibrations d'une musique qu'elle est seule à entendre, elle tourne, elle tourne, à perdre la raison. Elle s'enivre de mouvements, se projette vers le ciel noir et sourd. Maria veut mordre, Maria veut déchirer à pleines dents. Mais l'air est vide et la nuit muette. Le cri de révolte est vain, il n'y a personne pour l'entendre, pas même elle-même.

Brusquement, la frénésie l'abandonne. Ses mains retombent, ses jambes se taisent, seules ses hanches ondulent encore. Elles marquent la cadence d'une tristesse qui prend sa place. Qui prend le pouvoir. La puissance de sa rage abandonnée à l'inutile, Maria s'affaisse sur les dalles de béton disjointes. Le ventre se crispe, les épaules se ferment, la danseuse rend les armes. Seul son buste se soulève régulièrement. Les voitures passent, imperturbables. Des éclats de lumière survolent le corps étendu sans le toucher.

Les minutes s'égrènent, immobiles. Peu à peu, le halètement du drame se calme. L'esprit s'apaise et le corps récupère. Une bise légère offre la tendresse d'une caresse, sa peau frémit. Maria explore le goût du renoncement. Elle expire et ferme les yeux, se coule dans les ténèbres. Maria se relie à la ville par les narines. Sous le tapis saturé des pots d'échappement lui parvient l'effluve entêtant du macadam cuit par le soleil. L'arôme des herbes sèches lui chatouille délicatement les sens et, par à-coups, selon le vent, un relent d'excrément. Maria sourit. L'odorat, c'est sa façon d'entendre sa banlieue. Au passage d'un véhicule, le sol vibre sous elle. Elle compte les secondes entre deux voitures, à cette heure tardive, le trafic se dilate. Une mobylette pétaradante fait tressaillir ses joues relâchées. Maria inspire. Les yeux clos, elle bat doucement le tempo de la nuit.

C'est d'abord l'impulsion d'un doigt. Un second tressaute, puis trois, puis quatre, toute la main de Maria pianote dans la poussière. Les poignets se délient, les pieds remuent, une vague emporte les jambes. Le flux gagne le bassin. Les épaules résistent encore. Maria attend, elle écoute le rythme de son corps, laisse couler l'élan dans ses veines. Assise sur le sol d'une station-service aux confins du monde des

Le banc

Il y a trente ans, la société qui gère la résidence dans laquelle j'habite a décidé de remplacer l'immense et immonde dalle qui s'étalait sous nos fenêtres par un jardin. Je n'ai rien vu des travaux, je travaillais encore à cette époque, le matin les ouvriers n'étaient pas encore arrivés et le soir ils étaient déjà rentrés chez eux. Je n'ai vu que des tas de gravats, des trous profonds, des tas de terre, des trous rebouchés et enfin les premières fleurs plantées. Pendant six mois, il m'a semblé que les matériaux et les objets utilisés étaient doués d'autonomie, qu'ils savaient quoi faire et comment le faire, sans besoin de l'homme. Évidemment, c'est impossible, c'est mon côté fantasque qui s'exprime, mais tout de même, il y avait quelque chose de magique et le week-end, en buvant mon café à la fenêtre, j'espérais surprendre un mouvement au milieu du chantier, mais ce n'est jamais arrivé.

Un mois après les travaux, nous avions tous oublié à quoi ressemblait la résidence avec son immonde dalle grise. Comme certains de mes voisins, je dois avoir des photos où l'on peut l'apercevoir, mais qui voudrait s'en souvenir ? Pour ma part, c'est un souvenir que je suis ravi d'avoir oublié contrairement à d'autres, mais que peut-on faire contre les ravages du temps, et depuis ma fenêtre je profitais de cette mer verte nouvellement formée.

Au milieu des arbres, des buissons, des parterres de fleurs et des pelouses où sont revenus les oiseaux, pour mon plus grand bonheur, se trouve un banc. Lorsque je l'ai découvert la première fois, j'ai ri, je l'ai trouvé stupide sur ses quatre pieds, avec sa couleur vert foncé, là, au pied de l'immeuble. Qui allait s'assoir dessus, si près de chez soi ? Puis j'ai repensé à l'architecte à l'origine des plans, lorsqu'il a présenté ses dessins devant une commission, en compétition avec ses confrères, le banc devait être la clef de voute de son projet, l'élément qui ferait pencher la balance en sa faveur, et ce fut le cas.

En allant et en revenant du travail, je passais devant cet ovni et je le regardais. IL n'était pas moche, son assise était profonde et il paraissait confortable mais je ne me suis pas assis dessus et je n'ai jamais vu personne s'y asseoir non plus. Il commençait à me faire de la peine, condamné à l'inutilité, seul, injustement fixé au

C'est en ouvrant les yeux, je ne sais pas combien de temps je suis resté ainsi, que j'ai compris pourquoi ce banc, le seul, l'unique de son espèce, était la clef de voute du projet d'un architecte inconnu à qui je devais mon salut. Il était idéalement placé, comme si le jardin avait été conçu depuis ce point, exprès pour lui, comme pour le soulager de sa solitude. Assis, on pouvait admirer le jeu de couleurs des fleurs, les nuances de vert qui allaient en s'assombrissant à mesure que le regard portait vers l'extrémité de la résidence, les lampes qui éclairaient les allées menant aux différents bâtiments s'intégraient parfaitement dans la végétation, créant l'illusion que les arbres montraient le chemin et, le plus important, je pouvais voir la rue, ultime spectacle de qualité pour la vieillesse, sans pour autant être gêné par son agitation. J'ai fini par me lever et par rentrer chez moi, enchanté de cette confortable découverte.

Depuis cet incident, j'ai arrêté les longues sorties, les douleurs dans ma jambe sont devenues quotidiennes, marcher est devenu épuisant et maintenant j'ai peur de tomber dans la rue. Pour pallier cette inévitable perte d'autonomie j'ai fait appel à une aide à domicile qui vient deux fois par semaine chez moi, la première pour faire les courses et la deuxième pour faire le ménage. Après qu'elle avait terminé ce qu'elle devait faire et parce qu'elle était heureusement bavarde, nous discutions toujours une petite heure autour d'un café et quelques biscuits. Ne plus pouvoir marcher est un signe avant-coureur de mort mais j'ai encore un peu de ressource et je mobilise les dernières forces qui me restent pour descendre au jardin et m'assoir sur le banc. Il n'est pas aussi éloquent que l'aide à domicile mais il sait me distraire.

Je descendais m'y asseoir en début d'après-midi, sans lecture, et je m'imprégnais de tout ce qui m'entourait. À force de jours, j'ai fini par repérer les habitants du quartier et par connaitre leurs habitudes, je ne ferai pas le détail de tous ceux que je vois passer mais je m'amusais à marquer le temps lorsque je les apercevais. Comme ce jeune homme que je voyais passer tous les jours devant la résidence à 17h05 précises. Je savais qu'après lui, certains résidents, aussi vieux que moi, allaient sortir faire leur promenade quotidienne, que ceux qui étaient partis travailler tôt allaient bientôt rentrer, et que tous me salueraient ou s'arrêteraient pour échanger quelques mots. Jusqu'à cette heure précise, je restais assis en silence à contempler la nature et je me perdais dans les souvenirs vagues de ma vie passée.

Deux mains

Je compte discrètement. Trente ! Nous sommes trente à patienter dans une grande pièce genre salle de conférence. Ça fait du monde au portillon ! On a tous réussi l'épreuve écrite et on attend pour passer l'entretien individuel. On s'observe à la dérobée, un peu en chiens de faïence. C'est qu'il n'y a que dix postes à pourvoir. Automaticien ça s'appelle et c'est une formation en alternance durant deux ans.

Piloter des robots industriels, j'en rêve depuis que je suis tout petit. J'ai toujours aimé fabriquer des droïdes et créer des mondes à leur mesure. Je viens d'obtenir mon bac et j'espère bien être admis à Handinova, une grosse entreprise qui fabrique des prothèses ultra perfectionnées pour des personnes handicapées.

J'ai moi-même un handicap, je suis né sans main droite. Á la place, j'ai une prothèse myoélectrique qui me facilite drôlement la vie même si ça ne remplace pas une vraie main. Contrôlée par impulsions électriques des muscles, elle permet une maîtrise partielle des mouvements.

Pour entrer à Handinova, mon handicap est un atout puisqu'ici, ils recrutent majoritairement des personnes non valides. L'esprit de la société, c'est que la fabrication d'appareils pour pallier à des infirmités doit être confiée à des personnes porteuses d'un handicap. Ils disent qu'elles comprennent mieux le sens de leur travail. Malgré cela, lorsque je regarde les autres qui attendent à mes côtés, je me demande si mon absence de main droite sera suffisante pour obtenir un poste. Parmi tous les candidats potentiels, j'ai déjà dénombré neuf fauteuils roulants, quatre jambes artificielles et trois non-voyants. Il y a aussi des malentendants, je le sais parce que je les ai vus signer entre eux. Quant aux autres, ils sont sûrement atteints d'un handicap invisible : troubles cognitifs ou problèmes en « dys » comme la dyspraxie ou la dyslexie. Il doit bien y avoir dans le tas quelques candidats valides et je leur souhaite bien du courage car ici, avoir deux jambes, deux bras, la vue, l'audition et toute sa tête peut devenir un vrai handicap pour être embauché car les places sont rares et très convoitées.

— Youpi !

Je crie ma joie en sautant comme un cabri.

Maman me félicite

— Je suis fière de toi, tu l'as eu haut la main, ce poste !

— J'étais sûr qu'il serait pris, j'en aurais mis ma main au feu ! rajoute papa

Dans ma famille, on adore les calembours et le handicap, on n'en fait pas tout un fromage. J'aime bien jouer avec le mot « main », ça dédramatise mon handicap. Quand j'étais petit, je comprenais « deux mains » quand on parlait du lendemain et je me sentais exclu avec ma main unique. Lorsque j'ai compris ma méprise, j'ai bien ri et c'est devenu un jeu.

Le jour de mon rendez-vous avec la responsable des ressources humaines de Handinova, j'enfile ma plus belle chemise que ma mère a soigneusement repassée.

La jolie blonde aux lunettes noires m'a introduit dans le bureau où je suis accueilli par madame Laplume. Elle a de grands yeux noirs et cela me rassure parce qu'ils sont comme ceux de ma mère qui est une femme compréhensive et douce. Bon, madame Laplume a quand même l'air sévère, mais j'ai bien écouté son discours et j'ai signé mon contrat.

Alors que je me lève pour prendre congé, elle se retourne pour se brancher à une bouteille d'oxygène montée sur roulettes. J'ai pensé : elle se donne de l'air, madame Laplume !

Monsieur Moineau me prend sous son aile pour la visite des ateliers de production où je vais travailler. Il sera mon tuteur. J'alternerai mon temps entre l'école et l'entreprise pendant deux ans jusqu'à l'obtention de mon diplôme de technicien en automatisme.

J'ai vite compris que monsieur Moineau a fait de son handicap un avantage. Amputé des deux jambes, il est appareillé d'exoprothèses conçues pour les sportifs de haut niveau. Voyant ma surprise devant ces deux virgules à la place des pieds, il m'explique :

— Ce sont des lames de sport en carbone. Nous en fabriquons pour les athlètes d'handisport et j'aime bien les porter de temps en temps car elles me permettent de me déplacer très vite. Allez, on y va ?

Je ne me fais pas prier tant je suis impatient de découvrir les ateliers de production. La visite risque de se dérouler à toute vitesse, c'est qu'il en a sous le pied, monsieur Moineau ! Heureusement, il sait prendre le temps et nous nous arrêtons devant chaque poste de travail où j'ai droit à ses explications.

— Handinova a conçu des appareils qui remplacent un membre manquant ou défectueux. Ces prothèses ont pour but de redonner une autonomie à la personne et de la

décodés et reproduits par la neuroprothèse. C'est pour cela qu'on dit qu'elles sont intelligentes

Même si je suis devenu très habile avec ma prothèse, je rêve d'en avoir une qui réponde à mes ordres.

— Savez-vous, Thomas, que le ministre du travail est appareillé avec une de nos prothèses de jambe ?

— Je l'ignorais, mais à voir comme il cavale, c'est une bonne publicité pour Handinova, non ?

— Certes ! Bien que ce ne soit qu'une exoprothèse. Nous préférons communiquer sur les prothèses myoélectriques et surtout sur les neuroprothèses que nous voulons développer.

— Génial !

Je me vois déjà avec une prothèse de main intelligente mais monsieur Moineau calme mon enthousiasme.

— Tout doux, jeune homme ! Même si nos neuroprothèses sont plutôt performantes, les rattacher au système nerveux est une opération délicate et qui demande plusieurs mois de rééducation pour que les bénéficiaires utilisent correctement leur nouveau membre.

Je n'ai pas vu le temps passer et je suis sûr de me plaire dans ce nouveau métier. De plus, tout au long de la visite, j'ai aperçu à des postes importants de nombreux employés handicapés. Je suis rassuré sur ce point.

Il est midi et monsieur Moineau m'entraîne vers le restaurant d'entreprise.

— Si tu veux être bien servi, m'explique-t-il, mieux vaux connaitre la langue des signes car presque tout le personnel de restauration est malentendant. Certains employés se sont retrouvés avec une omelette salade alors qu'ils voulaient un steak frites !

Je rassure mon tuteur, j'ai fait LSF, Langue des Signes Française, en Langue Vivante 2. En plus, je signe quand je suis avec Mathieu, mon copain sourd. Á moi le steak frites avec du rab parce que je suis irrésistible lorsque je croise tous mes doigts, les vrais et les faux, pour mimer les frites.

Enfin ! J'ai commencé les cours en alternance avec les journées en entreprise. J'enfile avec un frisson la tenue bleue estampillée Handinova. Même si je ne suis qu'apprenti, j'ai l'impression de faire partie de cette grande maison.

Six minutes chrono

« Ageratum, *Anthurium, Arum, Chlorophytum, Delphinium, Géranium,* Leptospermum, Pélargonium, Pennisétum, Xeroderma Pigmentosum... » Des noms de fleurs... Tous... J'essaie de m'en convaincre... Mais le bouquet coloré et odorant de mes seize ans cache mon noir secret. J'ai appris par cœur la chatoyante liste. A chaque coup dur, je la récite, dans l'ordre alphabétique... Encore et encore ! Du murmure au vagissement de colère ! A m'en étourdir ! A en perdre la raison ! Maman appelle ça « ta formule merdique ». Alors, elle sait... ma souffrance physique et mentale... ma peur.... ma révolte ! Pourquoi ça m'arrive, à moi, cette monstruosité ? J'enrage, impuissant ! Je crie à l'injustice ! Surtout depuis que Manon est entrée dans ma vie !

C'était il y a quelques mois, sa famille a fait construire une superbe villa, hyper sécurisée, hyper contemporaine, voisine de notre modeste logis, puis s'y est installée. Les deux maisons sont accrochées à une puissante colline située entre le gave de Pau et le gave d'Oloron, à quelques kilomètres de la capitale paloise : une ancienne bâtisse de paysans aux murs de pierres centenaires et un énorme cube majestueux, étincelant du blanc de chaux qui recouvre ses façades. Et même si le site ne saurait rivaliser avec l'éperon rocheux du château d'Henry IV, il nous offre au quotidien un panorama remarquable sur la chaîne des Pyrénées ainsi que sur les coteaux de Jurançon. Notre vieille demeure, lourde et robuste, offre un front compact contre les intempéries. Ses rares fenêtres, basses et étroites, laissent peu de prise aux vents et peu de chance à la lumière. C'est ce dernier point qui a emballé maman. Elle s'est endettée pour acquérir « ce petit coin de paradis, loin de la ville, loin des esprits chagrins qui te dévisagent dès que tu sors ». Puis elle a englouti ses dernières économies dans les installations nécessaires à ma survie. Quant à la luxueuse villa : une injure à l'architecture du pays !

- Il doit avoir le bras long, Monsieur Kapodistrias, pour avoir obtenu le permis de construire cette « chose », ici, chez nous ! Et la piscine ? Tu l'as vue, la piscine ? Et les grandes baies vitrées, face à la montagne, il

jumelles. Je reste planqué derrière mes murs, tel un émir derrière le moucharabieh. Elle ne m'a **ja-mais** vu !

Ma mère filtre tout ! Tout le temps ! Pour moi ! Filtres anti UV sur les vitres de la maison, de la voiture, filtres minéraux ou filtres chimiques dans les émulsions aqueuses... Filtrer pour empêcher ! Filtrer pour protéger ! Rapidement, Monsieur Kapodistrias se met à « filtrer », lui aussi ! Nos coups de fil, nos SMS, nos emails... Il interdit à Manon de me côtoyer, de me rendre visite. D'un côté, ça m'arrange, à cause du noir secret... Mais nos échanges y perdent de leur force, de leur romanesque. Manon doute, Manon m'échappe ! Il faut, une fois, une fois au moins, que je l'approche, que je lui parle, que je la touche. Je désire par-dessus tout prendre sa main, prendre sa bouche, prendre ses seins. Je veux que nos corps fassent connaissance, s'apprivoisent, et plus jamais ne se quittent ! Un gars, une fille ! A l'âge du bonheur ! Un gars... pas un fantôme portant un masque de ski ! Hélas, je reste terré le jour et le Cube est sous haute surveillance la nuit. J'enrage : « Ageratum, Anthurium, Arum, Chlorophytum, Delphinium, Géranium, Leptospermum, Pélargonium, Pennisétum, Xeroderma Pigmentosum ! » Je deviens fou ! Jusqu'à ce qu'un soir, maman rentre du boulot et me lance :

- Louis, t'es au courant pour l'éclipse ? Ça va être chouette, hein ? Une éclipse totale de soleil... C'est très rare à ce qu'il paraît ! La nuit en plein jour... Ça doit faire bizarre, non, tu ne crois pas ?

Souffle coupé, je ne réponds pas. Maman ne semble pas saisir l'ampleur de la nouvelle qu'elle m'apporte. Ainsi donc, mon pire ennemi, ce tueur, cet assassin, va disparaitre totalement derrière la silhouette de la lune, durant un laps de temps donné ! Intéressant, en effet. Dans la cuisine, maman poursuit son monologue. « Je téléphonerai au professeur Bouchard pour savoir si tu peux observer le phénomène sans danger. » Je ne l'écoute plus. Je me précipite devant mon ordinateur. Une idée vient de germer dans ma tête. Je tiens peut-être enfin ma chance ! Mais avant de m'enthousiasmer, je dois acquérir une connaissance parfaite de l'évènement. Internet me fournit rapidement toutes les informations dont j'ai besoin : « La lune occultera

j'aperçois une masse claire dans cette immensité obscure : le Cube. Je reprends ma course éperdue, le long du fossé, entre la route et le ravin. Des phares de voiture se matérialisent, m'éblouissent. Des pneus crissent, une portière s'ouvre. Une silhouette massive jaillit, m'empoigne, m'enserre. Elan brisé !

- Louis... Louis... Tu es fou ! Tu ne peux pas faire ça ! Pense à ta mère... Elle se doutait que t'allais faire une connerie ! Elle m'a prévenu !

De toutes mes forces, j'essaie de me dégager de l'odieuse étreinte. Mais l'homme s'accroche !

- Monte dans cette voiture tout de suite ! Je t'en prie ! Mets-toi à l'abri !

La colère m'emporte et décuple mes forces. « Ageratum, Anthurium, Arum, Chlorophytum... » Je nous entraine, couple de lutteurs indissociables, loin du véhicule. « Delphinium, Géranium, Leptospermum, Pélargonium... »

- Louis, je t'avais interdit de sortir... La couronne solaire... Tu comprends ? C'était déjà un gros risque pour toi ! Mais là, le temps presse ! Ta mère... Louis... Elle n'a que toi ! Louis... Sois raisonn... !

Je hurle :

- Pourquoi, docteur, pourquoi suis-je condamné depuis seize ans ? Avant même d'avoir commis le moindre crime ? Pourquoi ?

La question désarçonne le Professeur Bouchard. L'étau se desserre, nos corps se séparent... Je profite de l'instant de relâchement de mon adversaire. Je le pousse vers le bord du ravin, encore et encore. Son silence est assourdissant. Un dernier élan, un dernier geste, un cri rauque sort de ma gorge :

- « Xeroderma Pigmentosum ! »

L'homme bascule et disparaît à mes yeux dans le jour naissant.

A tous les enfants de la lune trahis par leur corps...

LA RAFLE DES BOUCHES

notre ange gardien notre paire de bottes qui l'aime à sa façon désespérée et qu'elle n'a jamais honoré ne serait-ce que d'un regard et c'est même devenu un jeu entre nous quand on entend à la porte claquer les talonnettes de laisser tomber entre eux un tuyau ou un jouet dans l'espoir de lui faire lever les yeux sur notre ange gardien ce qui n'a jamais fonctionné un jour il ne pourra pas s'empêcher ce grand désenchanté de la sauver quand l'Ascenseur s'effondrera par exemple car ce jour de l'effondrement viendra j'en suis certaine aucune technologie n'est faite pour durer c'est ce que m'ont dit les archives et le bon sens du bout de mon petit nez d'instinct je n'en manque pas puisque j'ai aussi très vite compris que le lait en poudre n'existait pas et que ce que distribuait la Machine à lait n'avait pas grand-chose de végétal ni d'animal j'y reconnais depuis ce jour pénible des dix-huit unités un peu de l'odeur du déchet recyclé après tout la verrière du 4.03 nous le confirme à chaque Lever de Lune cette Cité nivelée d'un côté par les Orgues à oxygène et de l'autre par les mandibules de la Déchetterie et le grand Brasier ne travaille que le fer l'air et l'eau à perte de vue ce ne sont qu'entrelacs de couloirs et de rails aériens qui serpentent vers leur point de départ en boucle fermée nous vivons dans une Cité en vase clos qui n'a d'autre choix que de nous limiter alors si chimie il y a je serais intéressée à visiter les laboratoires de ces génies créatifs de l'austérité car nous savons ici d'expérience que les éprouvettes n'ont peur de rien et surtout pas d'un enfant terrorisé l'État n'a pas fait de nous des sujets d'étude pour la survie de l'espèce mais pour sa stérilisation l'État doit maintenant décider si le Dernier peuple continuera sa route avec ou sans bouche faire son deuil d'une certaine façon et je comprends cette indécision même si elle nous vaut une assignation à la perfusion je crois que les Blouses blanches attendent elles aussi leur petit miracle alors me voilà les épaules trop lourdes d'un savoir dont je n'ai vraiment que faire moi qui voulais juste grandir avec Adam et Babel mon frère qui m'avait promis de me faire un jour découvrir les mystères du Puits vie et mort des Repliés puisqu'on dit que personne ne quitte le secteur-puits à quelques rares exceptions près comme justement notre Garde-du-corps qui nous a avoué qu'après avoir survécu au Goulot et trop grandi il était parvenu jusqu'à nous plein de son rêve de voir de près cet Ascenseur qui désormais le poursuit jusqu'au cauchemar car notre Garde-du-corps qui n'est pas tout à fait déplié mais qui voit dans l'obscurité et ne dérape jamais n'est pas autorisé à vivre dans les étages supérieurs et donc ce bon Chien à chaque Lever et chaque Coucher retraverse comme il le dit *les couloirs aux relents viciés à la propagande écaillée aux murs sans tain qui semblent toujours vous observer* et ce dans le seul but de veiller sur nos *petites faces à dents-de-lait* et je crois que c'est à force de bien nous aimer qu'il s'est laissé dévoyer le Garde-du-corps car oui il était prêt à donner beaucoup de lui pour entrouvrir nos sourires comme par exemple inventer avant chaque Coucher une nouvelle histoire du Puits et c'est lui lui seul qui a fait entrer Adam au 4.03 il paraît qu'Adam leur a bien parlé assis entre les petits lits *vous êtes la plus belle chose qui soit arrivée au Dernier peuple n'en doutez jamais* leur aurait-il dit avant de promettre de revenir mais cette promesse-ci pourra-t-il la tenir entretemps nous nous sommes croisés dans cet Ascenseur qui tout à coup sentait la cendre humide et l'ortie et nos corps se sont presque soulevés d'un même mouvement je l'ai vu vaciller je l'ai reconnu il a su qui j'étais à ce moment je crois que la croisade d'Adam pour retrouver les Bouches raflées est devenue la croisade d'Adam pour sauver Miracle mais Miracle aurait-elle la force de sauver Adam rien ne s'est passé comme je l'avais rêvé ou peut-être était-ce juste un rêve dont je devrais m'éveiller j'ai perdu ma loyauté envers les Bouches en suivant Adam puis perdu Adam et Babel aussi quand les Chiens les ont capturés et finalement à mon corps défendant perdu notre bébé

découvert le Dôme et là je dois m'arrêter pour y repenser comment décrire cet achèvement ce Dôme de verre et de fer forgé légende des Fondeurs tel un monstre prêt à s'envoler *et qu'est-ce qui le retenait* sous son ventre qui était à la fois notre prison et notre projection tout était clair désormais nous étions enfermés dans notre propre chimère extase et dégénérescence absolue notre future préhistoire et il m'a fallu un instant long comme une vie entière pour comprendre que mon silence était décuplé par celui d'un parterre de Nantis aux yeux rivés non plus à leur ciel de substitution mais à mes miroitements alors j'ai voulu leur rendre leurs regards un par un bien qu'ils soient des milliers et puis enfin on a sifflé l'hallali et la tempête s'est déchaînée j'avais été instruite heureusement des pratiques des Nantis vis-à-vis du Culte de la Désinhibition et n'ai pas même frissonné quand tous ces visages creusés décousus se sont tordus de rage pour frapper le sol et leurs bancs à grands coups de pieds claquant comme pierres leurs bijoux de fer pour plus de bruit bouches artificiellement rouvertes sur un abîme de mutisme animal j'ai attendu sans un frémissement d'étoffe le prochain sifflement alors l'assemblée vidée tranquille dessoudée s'est rassise et un son a commencé d'enfler j'aurais pu croire que le Dôme s'éveillait vraiment quand j'ai deviné les tuyaux ressemblant aux Orgues à oxygène qui produisaient des sons déjà entendus en imitation dans mes préparations et tous ces Nantis me fixant j'ai compris que l'heure était venue de leur rendre le spectacle du vivant *si tu ne le fais pour eux fais-le pour nous fais-nous à tous les Inhibés réparation* m'avait dit Babel avant mon deuxième enlèvement que les Blouses blanches avaient appelé ma Restitution *vis et montre tes dents* alors pour Babel pour sa Rébellion pour Adam et notre enfant j'ai pris mon inspiration et j'ai épandu mon firmament qu'importe qui m'écoute et pourquoi puisque je porte en moi le son de nos Désinhibitions je sais que je chante au bon endroit au bon moment poumons tournés vers la Lune prête à recevoir l'absolution je chanterai jusqu'à dissolution dans mon inspiration se relèvent les êtres aimés et perdus mes êtres inconnus notre exil notre extinction mon courage à célébrer la fin de la Civilisation dans mon chant s'élèvent la voix du train *prends ma main* nos années perdues baisers promesses épuisés cris d'enfants gaspillés vies volées tous nos renoncements les douleurs partagées je ne m'appartiens plus je suis un rire à l'infini les rires de mes petits et me joue du son qui enfle s'échappe et meurt renaît blanchit se colore noircit ma tempête intérieure notre instant d'éternité leur prière exaucée la fin ou le début et quand je rouvre les yeux je vois cette congrégation de décadence hébétée et le Dôme dans une ondulation de couleurs accordées à mon incantation peut-être oui prendra-t-il finalement son envol qui sait jusqu'où la technologie des Nantis a dépensé son temps alors je leur raconte de tous mes sons l'Hiver hors du temps dans notre Puits sanctuaire de bleus réunis les pleurs de l'enfant disparu et lorsque la voix vient à me manquer je reprends mon souffle et mon absence et laisse ce silence à sa mutation comme un suspens tout à coup plus vibrant paupières noyées os redressés les Nantis ont repris vie c'est un tonnerre de battements une hystérie de coups émotion réunifiée et je me sens rassérénée en regardant avancer à travers la foule le Doyen lourd d'une vie extrapolée qui sous le Dôme encore clignotant et le silence du respect retrouvé saisit mon bras pour le pointer vers le ciel dans un geste de célébration du passé et de l'au-delà à la fois et c'est à cet instant plantant dans les miens ses yeux vides d'humanité que je comprends l'objet de cette Cérémonie alors le Doyen aux dents rechaussées tendant toujours ma main vers la Lune qui semble attendre mais qui n'attend plus d'un geste lent me brise le bras et dans cet instant où se tétanisent ma conscience et ma vie les battements explosent ceux de mon cœur ceux de mon sang ceux de l'audience fureur et libido que je ne

LE CORPS Sculpté

Anna la petite dernière de la famille avait deux grands frères Olivier et Vincent, sportifs: foot , rugby et aussi bagarreurs . Mais le ski avec ses frères et ses parents , oui elle adorait .
Ils la protégeaient certes mais ne savaient pas du tout jouer avec elle .

Toutes ses poupées étaient installées dans sa chambre . Le mercredi confortablement assise elle les faisait poser , jambes croisées , bras tendus, couchées , à genoux , et avec la pâte à modeler elle avait constitué toute une série de figurines qui impressionnait ses parents .

Devant ses envies , son grand père maternel lui fit travailler l'argile , lui mème s'essayait à la sculpture et sentait qu'il pourrait transmettre quelque chose à sa petite fille , il y avait une réelle complicité entre eux . Un week-end chez son grand-père était une vraie joie , elle aimait son atelier encombré , les outils , les ébauches , les dessins préparatoires , les copies souvent inachevées , il lui avait aménagé un espace et elle était la seule autorisée à pénétrer dans cette pièce .

Ce qu'elle préférait au collège c'étaient les cours d'arts plastiques , son professeur avait décelé chez cette élève un réel don pour le dessin et le modelage , elle lui avait prêté des livres sur la sculpture . Elles les consultaient ensemble , son professeur lui parlait de ces grands sculpteurs français , Houdon ,Rodin , Maillol , Camille Claudel , Niki de St Phalle, Germaine Richier, Giacometti.

Ses parents lui avaient fait découvrir Rome , Anna était éblouie par cette ville , tant de beauté , la chapelle Sixtine , le musée du Capitole réunissant toute la statuaire grecque et romaine , les palais , le forum , les places , les fontaines , elle sentait qu'il faudrait revenir dans cette ville chargée d'histoire. Elle se le promettait .

A Noël son frère Olivier étudiant à Paris lui avait offert une petite statue de la Vénus de Milo . Elle passait des heures à essayer de refaire son visage expressif , son chignon , son cou gracile , ses petits seins pointus et le drapé du bas du corps .
Elle se regardait dans la glace et trouvait que son corps se transformait , elle grandissait , est ce qu'un jour elle serait comme cette célèbre Vénus ?

En sortant du collège , elle allait voir de temps en temps Jean son oncle kiné .
Elle aimait cette grande salle avec toutes sortes d'appareils où des patients s'exerçaient pour retrouver leurs muscles après des accidents ou des interventions chirurgicales .
Son oncle lui expliquait le squelette et les différents muscles .
Installée derrière la vitre de son bureau , elle dessinait essayant de reproduire ces corps en mouvement .
Jean l'avait emmenée voir le Lac des cygnes , elle avait été éblouie par tant de souplesse , de grâce.
Elle ne manquait aucun spectacle de danse : classique ou contemporaine . Encore et toujours le mouvement.
Elle aimait Camille Claudel et sa célèbre valse , elle aimait Maillol et ses corps généreux elle aimait la puissance de Rodin .

Son bac en poche , sur les conseils de son professeur de collège qu'elle voyait toujours , elle fit une année préparatoire avant de se présenter aux Beaux arts de Paris . Elle fut admise sans problème.

Le diagnostic était lourd : un tibia cassé à droite , un péroné brisé à gauche et une fracture du sacrum . La chute avait été terrible . Dans son lit, jambes surélevées elle regardait autour d'elle , un peu hébétée , se demandant si ce n'était pas un cauchemar .

Centre de rééducation , pas le choix . Dix semaines déjà ! Le fauteuil roulant n'avait plus de secret pour elle . Accident de voiture , de moto, de ski , les hospitalisés étaient en majorité des jeunes .

Entourée de kinés motivés , d'appareils sophistiqués , elle se sentait en sécurité , elle progressait en pensant à sa sortie sans fauteuil, sans cannes . Olivier lui avait apporté des cahiers de dessin , des fusains , elle dessinait ces corps en rééducation comme lorsque elle allait adolescente chez son oncle .
François , Julie venaient la voir souvent, la tenaient au courant de l'atelier .
Elle progressait , commençait à marcher mais elle se sentait moins sure d'elle , son kiné lui disait qu'elle pourrait refaire du ski , Olivier et Vincent voulaient la rassurer , ils viendraient avec elle , l'encadreraient comme lorsqu'elle était enfant .

Il lui arrivait de douter , se demandant si elle pourrait reprendre sa place . Il y avait un avant et un après l'accident Elle voyait trop de patients dans la douleur , trop de corps abîmés . Son désir de sculpter des corps parfaits s'éloignait désormais .
Cet accident remettait en question ses certitudes , l'idée du corps idéal lui paraissait lointaine .
Elle pensait à Giacometti , à Germaine Richier.
Exprimer la souffrance , la douleur . Un vrai défi , en serait elle capable ? Son corps tout entier lui disait qu'il fallait le faire pour exorciser ce doute , ce mal être qu'elle ressentait . Une façon de retrouver une confiance en soit. Elle ne pouvait pas retrouver l'atelier , pas tout de suite .

Ses parents vinrent la chercher . Elle marchait encore avec des cannes .

L'atelier de son grand-père ? oui , s'isoler pour le moment , créer ce qu'elle ne pouvait dire , ce serait une étape , nécessaire pour refaire surface et regarder son entourage normalement .
Julie fut sa confidente et Julie l'encouragea dans ce projet . Il lui fallait exprimer ce sentiment confus pour ressortir grandie de cette épreuve . Et la sculpture restait pour elle la meilleure thérapie.
Corps parfaits . Corps sportifs . Corps blessés . Corps réparés ?

Le choix était difficile , elle fit plusieurs esquisses , plusieurs modelages , des corps en souffrance , des corps déformés , des corps blessés, des corps traumatisés qui ne lui donnaient pas satisfaction .

Elle regardait sa vénus de Milo , la valse de Camille Claudel , elle repensait aux corps graciles des danseuses . Non elle ne pourrait pas faire autre chose que des corps sublimés . Elle reviendrait aux beaux Arts , elle retrouverait ses amis , son professeur et elle continuerait à sculpter la grâce .

Elle tournerait la page de ces moments difficiles . Il n'était pas question d'oublier mais de renaître .

- Parlez-moi de votre femme, demandai-je à Pierre.

J'avais obtenu que nous nous rencontrions une fois par semaine dans une cellule spéciale de la prison où il était incarcéré.

- Turan ?

- Un prénom étrange, si vous m'autorisez cette remarque.

- Turan est la déesse étrusque de la beauté. C'était prédestiné, non ? Ce prénom fait partie des éléments qui m'ont séduit chez elle. Je l'ai rencontrée en Bretagne. J'y étais en villégiature avec mes parents. Sur la plage, surchauffée d'un rare soleil éclatant, elle était la seule à demeurer sous un parasol. Sa peau fragile était si sensible qu'aucune crème solaire ne pouvait la protéger d'une telle ardeur. Sa carnation était parfaite, sa pâleur idéale. Son ventre était rond et sa poitrine ferme aux larges tétons était haute. Je l'épousai l'année suivante.

- Vous semblez avoir une vision claire de votre obsession et de vos troubles. Pourriez-vous me dire, selon vous, de quand datent les premiers symptômes ?

- Je m'en souviens très bien. Ce fut le jour de mon seul réel, total, absolu moment de bonheur. Je devais avoir huit, neuf ans. Mon institutrice s'appelait Madame Baudot. J'en étais secrètement amoureux : c'est la première femme que je n'ai pas assimilée à un ersatz maternel et asexué. Je veux dire qu'elle a été pour moi le premier individu sexuellement féminin. Elle était brune et très pâle et grande et ronde, charnue. J'ai cru la revoir un jour. C'était aux Tuileries, je me promenai lorsque j'aperçus au travers des tilleuls une grande femme d'une blancheur de marbre accompagnée d'un lévrier aussi blanc qu'elle. Mon cœur bondit soudainement. Je me remémorai tous les émois d'une année entière à poser mes regards fascinés sur le corps voluptueux de cette femme. Je m'approchai pour l'aborder. Elle était nue. C'était la Diane sculptée dans du Carrare d'Auguste Lévêque. Cet épisode vous fait mesurer à quel point cette période de mon enfance fut cruciale, à quel point elle a décidé de ma vie. Je daterais le moment précis d'inflexion de mon destin d'une sortie au Louvre, organisée par cette institutrice. Nous étudiions la mythologie grecque et elle avait décidé d'y emmener notre classe pour y admirer la statuaire hellénistique dans l'aile Sully. Nous étions excités plus par la sortie que par le spectacle d'un Praxitèle, aussi beau fut-il. Pourtant, lors de la visite, la classe fit silence. Nous étions assis en rond autour de la Vénus de Milo. La spirale de son corps dans la torsion lente de son dos invitait à une promenade comme si au bout des bras qu'elle n'avait plus, elle tenait deux enfants qui tournaient autour d'elle. Son port de tête noble et familier à la fois nous subjugua. Nous fûmes aussi, en tout cas moi, émus par les éclats dont le marbre était stigmatisé, comme si le temps essayait de graver les injures de la vieillesse dans la chair jeune et qui lui résistait de cette femme de pierre. Mme Baudot put faire sa brève conférence dans un silence quasi religieux.

- L'année suivante, je suivis des cours de sculpture. Mais l'argile est sale et grossier et je suis très malhabile. Mes mains sont sensibles au toucher, elles sont faites pour caresser pas pour sculpter. Croyant me faire plaisir, mes parents m'offrirent le jeu du potier et des Mako moulages. Je rêvais de corps humains de marbre ou de bronze, ils m'offraient des Walt-disney de plâtre. C'était touchant et ridicule. Il va sans dire que ces jeux puérils ne me satisfirent pas. Je gardais donc inassouvi le désir de réaliser les œuvres sur lesquelles je divaguais.

Il me demanda alors son second carnet intitulé Création. Je le posai sur la table. Il se leva, prit sa chaise d'une main, s'installa à côté de moi et me fit la lecture avec un enthousiasme juvénile.

- Là, vous voyez, c'est ma première création. J'avais une carabine à plomb. Un mercredi après-midi, profitant de l'absence de mes parents, j'éparpillai du pain sur la terrasse, m'installai dans ma chambre, attendis. Bientôt, des pigeons vinrent picorer le pain. J'en blessai un au quatrième tir, hélas j'avais brisé une de ses ailes. Je l'achevai, l'enterrai dans le jardin et repris mon aguet. Enfin, je réussis le tir parfait : un plomb en pleine tête, comme un œil rouge surnuméraire. Je me précipitai : les ailes n'étaient pas touchées. Je pris un couteau dans la cuisine, saisit mon trophée et les lui coupai précautionneusement. J'avais une barbie dont j'arrachai les jambes et les bras, une grande maquette de galion sur la proue duquel je collai la poupée mutilée, puis, à l'aide d'encoches dans le dos, insérai les deux ailes. J'avais ma Victoire de Samothrace.

Il me montra fièrement la photo de sa première création. Si ça n'avait pas été aussi écœurant et atroce, j'en aurai souri.

- Bien sûr, ce premier projet était très imparfait et maladroit. Mais j'avais trouvé ma voie. De plus le plaisir de la création était d'une intensité équivalente, quoique d'une nature différente, de la caresse. Je cachai au fond de mon armoire cette œuvre que je posai la nuit sur mon bureau après le baiser de ma mère. Je l'ai longtemps admirée. Il y en eut d'autres ensuite, de plus en plus aboutie à mesure que je perfectionnai mes gestes, que j'aiguisai mon imagination.

Hélas, l'habitude ou la maîtrise amoindrirent mon plaisir. Bien que mon addiction à elle demeurât, je m'éloignais de l'extase première. C'est alors que j'ai pensé à réaliser ma grande œuvre. Celle à cause de laquelle je suis enfermé ici. J'ai longtemps cherché la femme idéale. C'est pour cette raison que ma première et seule relation amoureuse advint si tard dans ma vie. Il me fallait une femme d'une carnation parfaite. Ce fut Turan.

Je l'interrompis.

- Quand êtes-vous devenu embaumeur-taxidermiste ?

- Oh bien avant, j'ai suivi ces études juste après mon bac. Il me fallait mon diplôme avant de chercher la femme de ma vie. Mes parents ont plébiscité ce choix rationnel consistant à s'assurer une sécurité professionnelle avant de fonder un foyer même

Plein coeur

What a fuck ! C'est pas vrai, encore une saleté de marque bien placée sur la pommette, juste le jour où mon amour nous a réservé un petit restaurant un peu chic. Je vais avoir l'air de quoi ? Je sais bien que ça l'amuse de jouer à la petite infirmière mais enfin ... Sans parler des blagues à venir autour de nous : alors on s'est cogné contre la porte ?.. Qui et à quel moment a bien pu me faire ça ? Un coup de tête sur un corner ? Aucun souvenir... Il faut bien dire que les chocs un peu musclés comme ils aiment commenter, on n'en a pas manqué et ce, dès le début, alors pour se rappeler de tout ! Un vrai carnage sur le terrain. Pour ce qui est sensé se ranger entre un match d'exhibition et un dernier test match, on ne peut pas dire qu'on ait passé un après-midi confortable.

On avait l'impression que les autres jouaient leur peau : c'est sûr que si tu arrives à battre l'équipe nationale, tu pourras en parler pendant vingt ans au coin du feu.. Ça pourrait bien venir de Ferguson, quelle brute ! Un fauve sanguinaire ! Je dois connaître à peu près tout de son anatomie, de la tête aux crampons sans parler de ses coudes et genoux : du grand art pour ce qui est de distribuer des coups. Just a buffalo ! Pour le reste, une montagne de muscles mais aucune technique, autant dire un jeu d'enfant pour lui glisser le ballon entre les jambes et échapper à sa surveillance...

Les autres sur le banc ne sont pas en meilleur état que moi et ce n'est pas certain que la douche effacera toutes les traces. Mac Kenzie a surtout l'air de s'inquiéter de la vilaine blessure qui lui a cisaillé son tatouage. Ah ! Mac Kenzie et ses tatouages ! Il ne reste plus beaucoup de place pour le suivant. Déjà que le dernier en plein milieu du visage...j'hésite entre dégueulasse et inquiétant mais ça fait vraiment mauvais genre. Je vois que Moretti est sur la bonne voie pour lui faire de la concurrence : je vais bientôt avoir l'impression de jouer avec l'équipe des Samoas. Même les Blacks s'y mettent à fond , même Samithi qui a la peau toute noire, magnifique mais sur laquelle on n'y voit rien, bien sûr.

Je rentrerais avec des tatouages plein le corps, il n'est pas certain que je me ferais accueillir à bras ouverts. Ah ! Un gros Dracula gothique sur le bras qui attraperait un recueil de Silvia Plath dans notre bibliothèque, ce serait peut-être « un peu trop décalé ». C' est que chez nous, c'est plutôt poésie et cuisine végé que protéines carnées et rap à fond. Maintenant ça va, avec l'équipe mais au début, je sentais un peu de défiance, presque un parti pris vaguement agressif mais maintenant, c'est OK, ça suscite seulement un peu de curiosité.

Et justement, un digne représentant républicain de ces péquenots trouve qu'on ne s'implique pas assez, que l'esprit de sacrifice, du don de notre personne ne semble pas nous guider. Tous les politiciens de tous bords, les commentateurs sportifs lui ont emboîté le pas sous le prétexte que toute l'équipe ne chante pas à l'unisson pendant notre merveilleux chant national. Nos mouvements de lèvres ont été disséqués : chante, chante pas ? Et nos regards : simplement concentrés ou avec une pointe d'arrogance, d'hostilité peut-être ? Bien évidemment, ce sont surtout les Blacks et les Chicanos qui sont étudiées sous tous les angles et Dieu merci , les Apaches ne se sont pas mises au foot, on attendrait que leurs nattes soient attachées avec des mini bannières américaines.

Martina, l'ex-immense star du tennis a pris notre défense : et de rappeler nos sacrifices et notre sueur laissée sur les terrains comme la preuve de notre don inconditionnel et sans arrière-pensées à notre pays ; oui, a-t-elle dit en substance, chacune doit pouvoir se concentrer comme elle l'entend pour justement donner le meilleur de soi, ne cherchons pas de problèmes, là où il n'y en a pas. .. Pas sûr qu'il n'y ait pas de problèmes, peut-être même est-ce pour cela que ce sont presque seulement les Blacks , Mac Kenzie et moi qui ne chantons pas. Et pire, qui ne portons même pas la main à notre cœur.

Moi, ce soir, je poserai la main entre mes deux seins et si tu regardes bien, tu verras que j'agite doucement l'index et le majeur en un mouvement de cisaille : c'est pour te les montrer comme les deux L qui dépassent de ton nom, ma Lily. Mon cœur ne bat que pour toi et je ne veux pas te conquérir au son de notre chant de conquérants mais seulement te montrer comme je t'aime, même si je doute que tu regarderas le match

À peine descendu du taxi, je fus surpris par le peu d'affluence au tourniquet de contrôle de l'ambassade de France. C'était un de ces jours où n'étaient admis que ceux qui avaient rendez-vous, c'était normal qu'il y ait si peu de monde. Après les quelques formalités administratives d'entrée, je m'assis dans la salle d'attente. Le lieu était comme une parenthèse dans l'environnement bruyant de la capitale sénégalaise. Pas un bruit. Personne ne parlait, chacun espérait silencieusement que la décision qui serait rendue leur serait favorable. À ma droite, un jeune trentenaire, certainement un commerçant mouride. Avec son bonnet en laine sur la tête par 30°C à l'ombre, il dénotait dans cette assemblée essentiellement constituée d'étudiants. Il mastiquait frénétiquement une de ces tiges de bois que l'on utilise comme cure dent. Il tenait trois feuilles de papier à la main. Sur l'extrémité de l'une d'entre elles, je distinguai une petite tâche de gras. À ma gauche, une jeune fille ravissante tripotait son téléphone comme si sa vie en dépendait. Beaucoup d'anxiété régnait dans la pièce. Étrangement, j'étais plutôt serein sur ma chaise, comme si je pressentais que ce voyage vers d'autres terre ne serait pas de tout repos. Peut-être que sans me l'avouer, j'espérais secrètement qu'on me refuse ce document qui aurait ravi n'importe qui dans la salle.

Après une longue heure d'attente, le numéro inscrit sur mon ticket s'afficha sur le grand tableau digital qui dominait l'espace : ce fut mon tour. Je passai devant une jeune dame très charmante, les cheveux légèrement frisés et le regard d'un vert saisissant. Elle était vraiment belle. Certainement une antillaise vu son teint clair et l'intonation de sa voix. Alors qu'elle me laissait du temps pour "vérifier que tout est en ordre", je la regardais, amusé. Avec Rama comme mère, c'était évident que mes documents étaient en ordre et ce depuis longtemps, très longtemps. Voyant que je ne touchais pas à mon dossier elle me rappela à l'ordre gentiment. Je souris :

« - Vous savez, j'ai tous les documents demandés et ils sont classés par ordre d'apparition dans votre liste. Je n'ai aucun doute par rapport à ça, dis-je. Elle me regarda interloquée et pris le dossier de mes mains. Je notais que les siennes étaient fines et délicates. Elles devaient certainement être très douces au toucher m'imaginais-je en silence. Sa voix me sortit de mes pensées, comme pour aller d'un songe à un autre.

certain Amdy Faye. En arrivant, à 500 bons mètres, on entendait déjà le son du mbalax national très proche, comme s'il provenait de notre voiture. Entre ce son et le battement frénétique des bongos-man, tous les éléments étaient réunis pour faire passer à l'assistance un moment inoubliable. Parlons-en des bongo-mans tiens ! Des jeunes d'une vingtaine d'années dans leur tenues occidentales trop fashion pour l'événement, les seuls à ne pas être en boubou d'ailleurs, les seuls à ne pas être coiffés à ras. Avec leurs dreadlocks sur la tête et leur grande gueule, ils hurlaient des mots de félicitations sans relâche, le son entrainant et plutôt agréable des bongos accompagnant leur prose dithyrambique. Jusqu'à leur instrument était atypique, une calebasse sertie de tige d'aluminium près de l'ouverture. En somme une sorte de guitare-calebasse avec des tiges de métal épaisses en guise de cordes. En arrivant ma chère maman salua tout le monde, littéralement. En prenant plus ou moins de temps en fonction des connivences. Compte tenu du fait qu'il y avait bien 100 personnes, c'était bien long. On finit par arriver à mon cousin après que j'ai vu mes joues pincées et embrassées par une ribambelle de vieilles femmes, veuves ou en passe de l'être. Il ne m'avait vu qu'une fois auparavant mais m'appela par mon prénom et me traita comme si l'on était amis de longue date. Etrangement, ça m'avait mis à l'aise et je m'étais senti, à partir de ce moment, comme étant à ma place. Contrairement à ce que j'avais pu prévoir, j'ai profité de ce moment, vraiment. Les discussions avec les cousins connus et inconnus, les jolies cousines que l'on observe du coin de l'œil, le repas, riz à l'agneau comme à chaque baptême, tous ces éléments contribuaient à une harmonie joyeuse, comme une note de plus à la mélodie folle de la capitale. Les femmes étaient vêtues du traditionnel grand boubou brodé. Une large pièce de tissus en Bazin coloré assorti d'un mouchoir de tête, le *moussor*. Malgré leur âge avancé, je décelais quand même une pointe d'érotisme dans la façon dont elles se déhanchaient lentement en marchant d'un pas mesuré, travaillé, presque énigmatique. C'étaient les canons de beauté à la sénégalaise là où en Occident elles auraient été vues comme de vieilles obèses maladives, moi, imprégné des codes locaux, je ne voyais ni leur âge ni leur prétendu surpoids mais des femmes élégantes à la démarche nonchalante et sensuelle. Bon, je me perdais dans mes pensées, je commençai à peine à envisager d'être un jour avec une femme beaucoup plus mûre que moi quand la femme de mon cousin m'extirpa de mes pensées avec une douceur qui était la transition toute trouvée entre le monde des songes dans lequel je m'enfermais souvent et l'âpre réalité de ce monde : «

- Non ça me fait plaisir répondit -il content de voir que son attention me touchait. »

Arrivé dans la chambre, il s'allongea sur mon lit et je m'assis en tailleur sur le tapis par terre. Je lui servi un verre de bissap, ce jus à base de fleur d'hibiscus typique du Sénégal. La discussion allait bon train comme tout le temps avec Hakeem. On parlait science, religion, études, mariage (déjà...), religion à nouveau. Un florilège de blagues accompagnées de rires bruyants ponctuait nos échanges. C'est ce moment que Ass choisit pour faire irruption dans mon espace privé et nous gratifier de l'une de ses interventions que lui seul trouvait marrante :

« Alors les gars, sympa les charlottes sur vos têtes ! »

Et il éclata de rire, hilare. Aujourd'hui, plus que d'accoutumée, il faisait l'intéressant. Normal, il était accompagné d'une jeune femme à la beauté époustouflante que nous n'avions pas remarquée derrière l'embrasure de la porte. A peine fut -elle révélée à nos yeux que Hakeem baissa les siens. Je voulus en faire autant mais je n'y parvins pas. Elle était d'une beauté sans précédent dans la longue collection des victimes de mon frère. Une métisse d'une vingtaine d'années à la chevelure fournie, aux jambes fines. Quant à ses mains je m'imaginais que celles-là aussi devaient être très douces... Son visage était mince et ses yeux... ah ses yeux étaient bleu ciel. C'était rare au Sénégal. Des yeux marrons à la limite j'en avais déjà vu mais bleus, c'était une première. Ass me remarqua et me fit un clin d'œil goguenard, je me repris et baissai la tête. C'est ce moment que Hakeem choisi pour vérifier que je ne laissais pas trainer mon regard sur la plus belle créature qui ne s'était jamais tenue devant ma chambre. Il vit que j'étais tête baissée et sourit. Ouf !

Bref, le nôtre de repas était on ne peut plus morne et j'attendais la fin avec impatience pour me rendre à la conférence avec Hakeem.

Tout le monde était en tenue traditionnelle, pas de bongos man pour assurer l'animation folklorique mais des chanteurs traditionnels soufis qui déclamaient les poèmes de différents Cheikhs, poèmes aussi mélodieux que profonds.

La société sénégalaise est toute singulière... Les gens qui peuplent les baptêmes, fêtes du quartier et autres événements plus ou moins séculaires, peuplent aussi les

Après m'être plié aux formalités d'usage, je m'assis près du dépose-minute où devait venir me chercher une connaissance de mon grand frère. Puisque je m'impatientais, j'aperçus une fille aux cheveux bruns, assise seule près de ses valises, recroquevillée sur elle, transie de froid.

« Cette occasion-là je ne la manquerai pas », pensai-je déterminé! Presque machinalement, je me levai et avançai vers elle :

« Bonjour je m'appelle Jameeli, ça te dirait d'être ma copine ? » dis-je à la jeune femme, qui me fixait interloquée. Puisqu'elle ne sortait pas de la torpeur dans laquelle je l'avais plongée, son copain assis au volant d'une petite citadine l'en extirpa : « On y va chérie ? » lança-t-il en me toisant, à la fois perplexe et amusé.

Décembre 2023

ROULE MA POULE

La scène se passe dans le parc d'un centre de rééducation : 3 femmes, en fauteuil roulant, Rita, Lysistrata, et Brigitte conversent activement.

Lysistrata : Bon, les filles, on n'a plus de temps à perdre, la subvention pour notre spectacle de fin d'année a été accordée, il faut s'y mettre !

Rita : Mais c'est tout trouvé ! Pendant que j'étais coincée dans mon lit, j'ai concocté un texte : c'est l'histoire de trois nanas, handicapées, qui montent une pièce de théâtre : les 3 Coriaces

Alors, bien sûr, on leur met des bâtons dans les roues car le quota de valides n'est pas respecté !

Lysistrata : Je te rappelle que le quota de valides est la condition incontournable de la subvention.

Pas de valides dans le spectacle, pas de pognon !

Brigitte : J'ai une idée ! On va organiser un casting de beaux mecs et on les rajoutera dans notre pièce. Oh là là, on va faire un tabac... Les filles viendront en masse ! Un peu de fesses , quelques beaux torses, c'est le succès garanti ! Et puis moi , je veux jouer en maillot de bain , le dernier que j'ai acheté est torride, il met en valeur mes seins et ..

Rita (*la coupant*) : Mais t'es pas un peu zinzin, c'est du théâtre, pas un spectacle de strip tease !

Brigitte : Et pourquoi on ferait pas un strip tease? C'est parce qu'on est en fauteuil ?

Rita : Mais non, gourdasse, c'est parce qu'il y en marre de voir des seins et des fesses de femmes un peu partout ! On a des cerveaux et on peut tenir un autre discours que celui de la greluche qui n'a rien dans le citron mais qui exhibe ses nichons !!

Lysistrata : Stop Rita ! On le connaît ton discours de féministe et tu sais bien qu'on adhère !! D'ailleurs Brigitte, on va te trouver un costume qui mettra tes seins en valeur et tes jambes aussi, compte sur moi. Et si tu veux nous faire la danse des 7 voiles ... je suis pour ! Et toi Rita, n'oublie ma devise :

Le fauteuil oui ! Le renoncement jamais ! Pareil pour notre sexe !

Femme avant tout ! Femme debout !

Les 3 filles s'embrassent....

Lysistrata : Vous êtes incorrigibles ! Mais de toutes façons, il faut tout réécrire, pas de guerre ni de morts dans notre pièce, non, il nous faut un sujet fort, avec des valeurs universelles de courage, de fraternité, de tolérance entre les peuples et surtout un sujet qui donne enfin aux femmes une place équitable et valorisante !

Brigitte : Mais pas un truc chiant...qu'on rigole au moins ! Et puis avec de beaux costumes, je viens de m'offrir des cuissardes rose fuschia, je pourrais les mettre ?

Lysistrata : Mais oui, et tu pourras faire la roue avec !!

Les 3 filles sont pliées de rire.

Rita : Moi, ça me va bien, les trois Coriaces qui partent en guerre contre les préjugés envers les femmes et qui proposent un concours de beauté aux trois Bidasses afin de les ridiculiser.

Lysistrata : Et voilà encore un sujet sexiste : les concours de beauté où les filles sont pas mieux traitées que le bétail des foires agricoles !!

Brigitte : Ce ne sont pas les concours de beauté qu'il faut supprimer, c'est l'envie chez les filles d'y participer ! Plus de candidates, plus de concours ! Donner aux filles l'envie de consacrer leur temps, leur imagination, leur réflexion à autre chose que l'apparence et la séduction, mais sans supprimer bien sûr, l'envie de plaire, de séduire mais accessoirement .A propos, vous avez vu ma nouvelle jupe ?

Lysistrata : On peut revenir à notre sujet ? Finalement, ce n'est pas idiot de monter une brigade de trois nanas qui vont traquer tous les comportements misogynes, les combattre, les pourfendre avec comme seules armes : l'humour et la dérision !Je vois déjà le titre de notre pièce !

Les rouleuses de mécanique partent en guerre !

Rita : En tout cas , vous ne m'enlèverez pas de l'idée que l'ennemi principal de la cause des femmes c'est ...les femmes elles-mêmes !Elles se sentent obligées , pour la plupart , de passer leur temps à faire du ménage ,à être des parangons du nettoyage et de la propreté... de peur d'être jugées...par qui ?

Par les autres femmes ! C'est une obsession dérisoire et invalidante, relayée par la société de consommation qui cible les femmes sournoisement : de pauvres combats contre la saleté, la poussière, l'ordre et le rangement ! Désolant ! Nous, au moins, en fauteuil, on est libérées de la serpillère, du torchon et de la corvée de chiots !!A nous la création, l'entreprise, la vie d'artiste !

Songez ! La ménagère de moins de 50 ans est la cible favorite des publicitaires, moi je me reconnais plutôt dans la Mégère de plus de 50 ans ! Et de plus en roue libre ! En mouvement perpétuel !

CORPS À CORPS

Par temps de crise qui s'éternise, de guerres qui s'enlisent, de chômage qui fait rage, de chaos et de fléaux, les organes du corps humain se réunissent en assemblée générale pour désigner leur chef de corps chargé de tenir la barre et de se sortir de cet enfer.

Or, tous les organes se portent candidats à cette élection. Ils prennent à bras le corps leur mission et briguent, à cor et à cri, l'honneur et le privilège de devenir le chef suprême. Dès lors, ils rivalisent d'esprit de corps et se jettent à corps perdu dans cette bataille des élections en donnant corps à leurs idées et libre cours à leurs discours.

Comme certains politiciens pétris d'arrogance, d'inconscience et de volonté de puissance, ils manifestent des symptômes inquiétants. D'autant que leurs copains coquins, qui leur tressent des couronnes et leur élèvent des autels, leur font perdre le sens des réalités.

Ces amis thuriféraires délétères, vils et serviles, qui pratiquent la génuflexion oblique et manient l'encensoir et la brosse à reluire à tour de bras, flattent à l'excès l'ego et les goûts d'égouts de leur candidat qu'ils parent de toutes les vertus.

La parole crue et drue de ces soutiens caresse dans le sens du poil leur candidat, leur verse du miel et déverse du fiel sur leurs adversaires, au point qu'ils se comportent en supporters insupportables :

Comme on voit, d'un mauvais œil, certains supporters,
À la langue bien pendue, dresser leur majeur,
Adresser des pieds de nez à leurs adversaires,
Se voiler la face et brandir des bras d'honneur,

Quand, le diable au corps, faisant des pieds et des mains
Pour leur tirer la langue et crier à tue-tête,
Ces têtes de linottes, en un tour de main,
En ont plein le dos et perdent pied, mais s'entêtent.

Poings levés, durs d'oreille et langues de vipères,
Ces braillards font dresser les cheveux sur la tête
Du pauvre arbitre bouche bée, qu'ils vitupèrent

Et foulent aux pieds pour mettre leur cœur en fête.
Ils ont la dent dure contre l'homme au sifflet,
Mais ne voient pas plus loin que le bout de leur nez.

Ces trublions excités, qui ne respectent ni les règles ni les arbitres, seraient bien avisés de méditer les propos empreints de lucidité de Jean-Pierre Rives : « Il y a trois choses inutiles dans la vie : les c… du pape, les seins des nonnes et discuter l'arbitrage. »

Dès lors, les candidats ne résistent pas aux éloges outranciers et aux louanges outrées, de sorte qu'ils sombrent corps et bien dans l'ivresse du pouvoir et d'aucuns, dans la folie des grandeurs.

Ils s'abaissent à chanter victoire avant l'heure et à crier sur les toits leur succès en se dressant sur leurs ergots comme des coqs de basse-cour plantés sur leur tas de fumier en train de s'égosiller, de telle façon qu'ils ne voient et n'entendent plus rien.

Le verbe en verve de ces candidats souffre d'une déviation du langage qui dévoile l'envers pervers du décor et du discours.

Pour saisir les subtilités de ce discours politicien, il sied de le décrypter et de le transposer à l'opposé, même si certains politiciens « mentent tellement que l'on ne peut même pas croire le contraire de ce qu'ils disent. »

Lorsque certains politiciens se gargarisent de réformes et de changer la vie, c'est de contre-réformes et de régression sociale qu'il s'agit.

Lorsqu'ils encensent la liberté c'est pour mieux vous dominer.

Lorsqu'ils clament une politique autrement empreinte de liberté et d'espoir, c'est pour se mettre en quête et conquête de pouvoir.

Lorsqu'ils se targuent de rouler pour vous, c'est pour mieux vous rouler.

Lorsqu'ils tiennent tant à vous embrasser, c'est pour mieux vous étouffer.

Lorsqu'ils prétendent réduire la fracture sociale, c'est pour vous présenter la note salée de la facture antisociale.

Lorsqu'ils annoncent la levée d'une T.V.A. sociale, c'est pour porter en offrande patronale cette taxe antisociale.

Lorsqu'ils déclarent avec véhémence que leur « véritable adversaire, c'est la finance », c'est pour s'attaquer à la bourse et la vie des gagne-petit taillables et corvéables à merci afin d'accorder, sans contrepartie, des milliards aux patrons et aux nantis.

Lorsqu'ils vous exhortent à l'ordre, c'est pour faire en sorte que vous soyez conformes.

Lorsqu'ils vous appellent à consommer, c'est pour que vous vous consumiez.

Lorsqu'ils vous font miroiter du pouvoir d'achat, c'est pour vous infliger la rigueur et l'harmonisation sociale par le bas en préservant la fortune des riches par un bouclier fiscal, au lieu de protéger les pauvres par un bouclier social.

Lorsqu'ils vous donnent la parole dans un grand débat, c'est pour vous enfumer par des messes et des promesses, vous endormir par de grands blablas et vous faire subir de grands dégâts.

Lorsqu'ils s'engagent à défendre les droits de l'homme dans le monde entier, c'est pour faire des affaires avec les dictatures et les États policiers.

Lorsqu'ils parlent de frappes chirurgicales et de guerre propre, c'est de bombardements intensifs et massifs, de gros dégâts collatéraux, de massacres si vils de civils, de victimes innocentes et de sale guerre d'agression dont il est question.

Lorsqu'ils proclament : « Il faut des armées parce qu'il faut pas s'y fier », c'est que vous réclamez : « Il faut désarmer parce qu'il faut pacifier ! »

Et lorsque certains politiciens voient la vie en rose, alors que tout n'est pas cirrhose dans la vie, ils vous en font voir des vertes et des pas mûres, de sorte que les pauvres écopent, la jeunesse stresse, les femmes rament, les jeunes rient jaune, les vieux n'y voient que du bleu, les paysans font grise mine, les ouvriers sont marron, les Verts sont violets de colère, les « gilets jaunes » sont verts de rage, les employés voient rouge, les chômeurs broient du noir et les travailleurs en voient de toutes les couleurs.

Pendant ce temps, les riches s'enrichissent et jouent à « cache-cash » en Suisse, les lobbys, les nantis et les bourgeois s'en donnent à cœur joie, les financiers finassent, les patrons trônent et plastronnent, le gouvernement gouverne et ment, comme le parlement qui parle et ment, le sénat cultive « la litanie, la liturgie, la léthargie » et la gabegie, des élus hurluberlus sont corrompus, des médias aux mains des magnats charrient leurs scories et une presse complice compresse.

Le fait est que les coiffeurs sont de mauvais poil et s'arrachent les cheveux, les caissières encaissent, les plombiers ont du plomb dans l'aile, les gardiens de nuit prennent des vessies pour des lanternes, les potiers ne tournent pas rond et se regardent en chiens de faïence, les chauffeurs font fausse route et les femmes de ménage mordent la poussière.

Tout va à vau-l'eau, dès lors que les maçons sont mis au pied du mur, les pêcheurs, qui rament et mordent à l'hameçon, pêchent en eau trouble, les marins perdent pied, les éleveurs mangent de la vache enragée, les amiraux brûlent leurs vaisseaux, les opticiens en voient trente-six chandelles, les astronomes tirent des plans sur la comète et les maîtres-nageurs boivent la tasse.

Par-dessus le marché, les marchands de volaille, qui mettent tous leurs œufs dans le même panier, marchent sur des œufs et les ramoneurs, sur des charbons ardents, les pompiers, qui jouent avec le feu et brûlent les étapes, sont descendus en flammes quand ils s'engagent sur un terrain brûlant, les électriciens, qui ne sont plus au courant, sont sous tension et les brasseurs, sous pression, les couvreurs sont à découvert et les plâtriers essuient les plâtres.

Rien ne va de « soie » quand les filandières filent un mauvais coton, les croque-morts ont un pied dans la tombe, les infirmières, qui se saignent aux quatre veines, en font une maladie, les cafetiers boivent le calice jusqu'à la lie, les serruriers mettent la clé sous la porte, les peintres sont au bout du rouleau, les danseurs ne savent plus sur quel pied danser et les armuriers, qui rendent les armes, prennent la poudre d'escampette et les serruriers, la clé des champs.

Pour couronner le tout, les menuisiers sont mis à la porte, les blanchisseuses sont dans de sales draps, tant leur vie ne tient qu'à un fil, les curés, qui ne savent plus à quel saint se vouer, tirent le diable par la queue, les laboureurs mettent la charrue avant les bœufs, les chasseurs bayent aux corneilles, les architectes bâtissent des châteaux en Espagne, les pharmaciens font des comptes d'apothicaire, les paysans sèment la zizanie et les pilotes volent en éclats.

Quant à certains artistes contemporains, ils se vautrent « dare-d'art » dans de l'art ou du cochon qui s'apparente à de l'art souille, et se complaisent dans cet art bouse qui est le fruit du cochon qui sommeille en nous, mais qui ne se contente pas de sommeiller, puisqu'il se réveille selon Gilbert Cesbron.

Car d'après les psychanalystes, les œuvres d'art enfouissent leurs racines dans les rêves, les passions, les pulsions et dans l'affectivité refoulée. Les passions et les pulsions, qui s'expriment dans les œuvres, sont celles qui auraient été brimées, entravées ou refoulées. La création artistique serait une sublimation de ces pulsions.

Cette sublimation par l'art transformerait ces pulsions, ces rêves et ces passions en valeurs esthétiques reconnues. Maurice Utrillo, peintre de génie, « fou » et alcoolique, peignit des devantures de café quand on l'empêcha de boire.

Maurice de Vlaminck, le plus virulent des « fauves », dont les tendances révolutionnaires furent brimées, « se libérait en peignant des couleurs extrêmement vives pour éclabousser tout le monde faute de pouvoir jeter des bombes. »

Henri de Toulouse-Lautrec, surnommé « cafetière » par les prostituées en raison de son priapisme et de la grandeur de son « organe », était court sur pattes et à moitié cul-de-

ni aux partis, ni à la patrie, ni aux gris-gris, ni aux guides, ni à la guigne, ni aux oiseaux de mauvais augure, ni aux diseuses de bonne aventure, ni aux prophètes, ni aux amulettes, ni au marc de café, ni aux contes de fées, ni au croquemitaine, ni à la petite graine, ni aux gourous, ni au loup-garou, ni au porte-bonheur, ni aux maîtres-penseurs, ni à la psychologie de comptoir, ni au grand soir, ni au grand leader, ni au divin sauveur, ni, en toute bonne foi, à la moitié de ce qu'ils voient.

La musique contemporaine ne souffre point le contre-point et délaisse la mélodie et l'harmonie.

Des pianistes en deuil ne jouent que sur les touches noires. Des violonistes solistes, qui ont des violons d'Ingres de dingue usés jusqu'à la corde, ne font plus vibrer la corde sensible. Des trompettistes soufflent comme des phoques dans la trompette de la Renommée. Des cornistes culs-de-jatte jouent du cor au pied. Des saxophonistes aphones manquent de souffle. Des flûtistes peaux de vache jouent au pis-aller du pipeau et de la flûte à champagne. Des percussionnistes, qui n'ont pas décroché la timbale, battent de l'aile, et des chefs d'orchestre durs d'oreille, qui mènent tambour battant des musiciens sourds comme un pot, ne savent pas accorder leurs violons et donnent des concerts de casseroles.

La danse et le chant se fourvoient chez les marchands.

Des danseurs ne savent plus sur quel pied danser. Des chanteurs déchantent. Des ténors, qui ont un chat dans la gorge et font la sourde oreille, élèvent la voix, ne se mettent pas au diapason et s'indignent de concert en deux temps trois mouvements. Des barytons boiteux chantent comme un pied. Des sopranos, qui prennent de grands airs et la clé des « chants », sont à bout de souffle, et des chefs de chœur, qui donnent le la et sont hors-sol, écoutent le chant des sirènes, haussent le ton à l'unisson, mais n'y comprennent que couic et ne font que des couacs.

La peinture, la sculpture et l'architecture s'avèrent abstraites ou éphémères et le jouet des mécènes et la proie du marché.

Le cinéma et l'opéra multiplient les effets spéciaux commerciaux. Et les artistes illuminés et lumineux sont minés et laminés.

En même temps, des productions à profusion relèvent de la fantaisie, si ce n'est de la provocation, voire de l'escroquerie. Maquiller un urinoir en fontaine, réaliser des compressions automobiles, fabriquer un lapin gonflable en inox, représenter le pont du diable de Céret par une planche posée sur deux chaises, empaqueter de toile polyamide le Pont-Neuf et l'arc de triomphe, composer une « musique silencieuse » de 4 minutes 33 secondes et peindre un monochrome bleu ou un carré blanc sur fond blanc ou un tableau tout noir , c'est mettre en scène des idées extravagantes et provocantes pour les médiatiser à grand renfort de marketing, de communication et de publicité.

Une « œuvre », entre autres, *Le tas de paille* de Bernard Pagès, a été mise en vente, en 1969, au prix de 100 000 euros : une paille qui coûte beaucoup de blé et fait du foin ! Le nec plus ultra du raffinement artistique se situe dans « l'œuvre » *Merda d'artista*, du plasticien Piero Manzoni, qui a mis en vente, en 1961, des boîtes de conserve contenant ses excréments, ou dans « l'œuvre » *La naissance d'une peinture*, de l'artiste suisse Milo Moiré qui a peint en public, toute nue, en 2014, une toile en « pondant » des œufs remplis de peinture qu'elle avait introduits dans son vagin.

Le comble de l'art moderne, vecteur de provocation et d'escroquerie, a été atteint, en

Mais revenons à nos moutons et aux organes du corps humain, qui espèrent et aspirent à devenir calife à la place du calife en pratiquant la politique de Machiavel, cet art du *Prince* qui ruse et séduit, trompe et trahit pour diviser afin de régner.

C'est dire si chacun de ces organes se lance dans la bataille des élections en affrontant corps à corps et à cor et à cri ses concurrents, mais en répétant les mêmes promesses passe-partout et en présentant le même programme électoral :
Je tiendrai mes promesses je dirai ce que je ferai et je ferai ce que je dis
il n'y a que les simples d'esprit pour s'imaginer que
je ne combattrai pas la corruption la prévarication le népotisme et l'affairisme
tant il est sûr et certain d'un point de vue éthique que
les valeurs de probité d'intégrité et de dévouement me guident à tout moment
je soutiendrai avec force et fermeté qu'il ne faut en aucune façon que
les élus corrompus qui traînent des casseroles participent au pouvoir
je m'engagerai avec conviction et je veillerai à ce que
le plein emploi le droit la démocratie et l'écologie se situent au cœur de mon action
même si les sots et les nigauds se laissent abuser au point de croire que
l'on puisse encore exercer le pouvoir et diriger impunément le corps humain
grâce aux magouillages aux grenouillages et autres tripatouillages
lorsque je gouvernerai je mettrai tout en œuvre pour que
cessent les bavures les privilèges et les pots-de-vin
en même temps je ne saurais tolérer en aucune manière que
le chômage s'envole les inégalités se creusent les pauvres souffrent et la maison brûle
je tiendrai le cap de la prospérité contre vents et marées quoi qu'il en coûte même si
nos ressources s'épuisent et nos finances fondent comme neige au soleil
je suis déterminé à assumer mes responsabilités en faisant en sorte que
sous peu tous nos compatriotes s'apercevront que
je suis un républicain blanc comme neige en marche vers la liberté

Il sied de laisser le soin aux électeurs et aux lecteurs de mettre la ponctuation à leur convenance. En effet, s'ils lisent ce programme électoral en commençant par la dernière ligne et en remontant ligne après ligne jusqu'au début, ils dévoileront le double langage politique et démasqueront les arrière-pensées de ces candidats qui mènent droit dans le mur d'un tout autre programme de réjouissances. Car c'est tout un programme que ce changement de programme !
Moralité : *Il ne faut pas se fier aux appâts rances.*

Cependant, chaque organe du corps humain persiste et signe en se donnant corps et âme à la campagne électorale, en paradant et en se parant de toutes les vertus dont chacun d'eux prétend que la vie et le corps humain ne sauraient s'en priver :
« Sans nous, disent les jambes, la vie n'entrerait guère dans la danse !

- *Sans nous, expliquent les oreilles, la vie serait murée dans le silence !*
- *Sans nous, s'écrie le nez, la vie serait sans parfum ni senteur !*
- *Sans nous, se récrie la langue, la vie serait si fade et sans saveur !*
- *Sans nous, entonnent les cordes vocales, la vie n'aurait pas voix au chapitre et serait si triste !*
- *Sans nous, tonnent les reins, la vie n'éliminerait guère et s'enfoncerait dans un bourbier sinistre !*
- *Sans nous, proclament les pieds, la vie serait déséquilibrée et ne tiendrait plus la route !*

Hélène et le football : Du rêve à la réalité

Hélène a 7 ans

C'est une petite fille comme les autres. Enfin, presque que comme les autres.

En effet, quand ses deux sœurs et toutes ses copines aiment se lancer le ballon à la main, elle, elle n'a qu'une seule envie, c'est de taper dedans avec son pied.

C'est comme ça qu'au lieu de jouer à des jeux dit « de filles », elle se retrouve à jouer avec deux petits garçons qui habitent près de chez sa grand-mère, où elle se rend tous les soirs après l'école.

Elle est plutôt petite et pas très musclée, mais elle ressent un plaisir immense à shooter dans un ballon, à faire des passes, à dribbler ! Et, elle ne se débrouille pas trop mal.

Bien sûr, il faut faire attention à ne pas abimer les plantes du jardin de sa grand-mère et donc de ne pas tirer n'importe où, mais les trois enfants s'en donnent tout de même à cœur joie.

Pourtant, son milieu familial ne la prédispose en rien à avoir cette passion du foot !

Son papa, artisan-commerçant en radio et électricité, est plutôt du genre poète, rêveur et préfère les activités intellectuelles, artistiques et manuelles aux sports. Il n'en pratique d'ailleurs aucun.

Sa maman, officiellement sans profession, est très occupée à servir les clients au magasin, faire les factures et la comptabilité, et à accomplir les tâches domestiques, en plus de l'éducation de ses trois filles. Comme loisir, elle chante dans la chorale de la paroisse et rend visite à des personnes esseulées certains soirs.

Et, pas de frère non plus qui aurait pu lui donner envie de faire du foot !

Hélène a 12 ans

Elle se débrouille plutôt bien dans le maniement du ballon. Jongles, amortis, tactiques pour dribbler en changeant de pied, tirs liftés. Elle s'entraîne toute seule dès qu'elle a l'occasion d'avoir un petit peu d'espace et un ballon au pied.

Elle rêve de faire partie d'une équipe de foot. Mais, elle le sait, on est dans les années 60 et il n'y a pas d'équipes de filles. Alors, elle imagine qu'elle pourrait intégrer une équipe de garçons un jour.

En attendant, elle se contente de jouer avec ceux qu'elle rencontre et qui acceptent qu'elle participe à leurs jeux.

Mais, à l'aube de ses 13 ans, au cours de l'été, un changement s'est produit dans sa vie.

Elle est devenue femme et elle a grandi en taille -même si ce n'est pas autant qu'elle l'aurait souhaité.

Entrée au lycée, elle se retrouve avec une classe mixte. Une grande nouveauté pour elle qui n'a connu jusqu'ici que des classes de filles.

En cours d'éducation physique, les filles et les garçons ne sont pas ensemble et les filles n'ont accès qu'aux ballons de volley ou de basket. Pas à celui de foot !

Alors, Hélène se sert du ballon de volley pour jouer au pied. Elle jongle, fait des « arc en ciel » (on propulse le ballon en arrière pour le faire passer devant soi) et tire vers des buts imaginaires. Aucune de ses camarades ne semble intéressée pour jouer avec elle.

Certains garçons la regardent par les fenêtres de leur classe avec un réel intérêt. Il y en a même un qui vient lui parler ensuite à la récré. Elle en éprouve une certaine fierté.

Mais, quand la prof la voit, elle se fait réprimander, disant qu'on ne joue pas au foot avec un ballon de volley. Mais, pas une seconde elle pense à lui en donner un. Les filles, ça ne joue pas au foot !

Depuis quelques années, elle s'est mise à aller aux matchs voir jouer l'équipe professionnelle d'Angers, le SCO (Sporting Club de l'Ouest) avec sa sœur aînée, fan de foot mais qui, elle, n'y joue pas du tout.

D'abord, elles y sont allées avec un voisin, puis seules. Leurs parents savent qu'elles aiment tellement le foot qu'ils n'ont aucune inquiétude de les voir y aller seules. Et à cette époque-là, les matchs se jouent le dimanche après-midi. Jamais le soir !

C'est ainsi que chaque week-end où il y a un match à domicile, elle se rend au stade avec sa sœur pour voir le match de levée de rideau (des amateurs) puis le match du SCO qu'elle supporte avec ferveur, tout comme sa sœur.

Elles sont souvent les seules filles des « secondes », un endroit sous la tribune où les gens restent debout. Certains hommes essaient de les tripoter, mais elles savent les remettre à leur place, sans toutefois trop se faire remarquer. Des filles dans un stade de foot, c'est presque suspect.

Ce rendez-vous au stade tous les quinze jours, pour rien au monde elle ne le manquerait.

Les joueurs sont ses idoles et elle a collé la photo de l'équipe du SCO sur la couverture de son cahier de texte.

Le soir, elle continue à rêver qu'elle pourrait être amenée à jouer. Elle imagine que, faute de de remplaçants, on vient la chercher et elle montre alors tout son talent en dribblant et en marquant un but. Tout le stade se lève pour l'applaudir.

Comme elle aime le faire ce rêve éveillé ! Et, elle ne s'en prive pas.

Mais, la réalité est autre.

Ses études secondaires l'ont embarquée sur une filière de Sciences économiques. Elle ne sait pas bien où ça la mènera et elle ne s'investit pas pleinement dans son travail. Travailler ne lui parait pas une priorité. D'ailleurs, elle ne sait pas ce qu'elle veut faire.

Et elle a la chance d'avoir une équipe de cœur, le SCO d'Angers, qu'elle est prête à supporter toute sa vie.

Le temps a passé. Hélène est devenue une adulte, est partie vivre à l'étranger, s'est marié, a eu des enfants. Mais, elle est restée fidèle à son équipe du SCO et continue à la supporter, de loin et de près dès que possible, et quels que soient ses résultats.

Et quand elle aperçoit un ballon rond, elle ne peut pas résister à son envie de shooter dedans et de jongler avec, et d'essayer de trouver quelqu'un pour jouer avec elle.

Jo et moi

Clothilde, encore Clothilde, toujours Clothilde... Qu'est-ce que j'en ai marre d'entendre parler d'elle. Tout le temps. Il n'y en a que pour elle.

Je n'aurais jamais du accompagner Maman. C'est toujours la même histoire. On ne me parle pas. On ne me regarde pas. Ce soir encore, tout y passe. Clothilde par ci, et Clothilde par là. « *Elle a des mauvaises notes, vous savez, Madame...* ». Maman dodeline mollement en signe de dépit. Elle était pourtant intelligente, Clothilde, avant. « *Il va falloir songer à son orientation* ». Et bam ! le couperet ! « *Clothilde ne pourra pas rentrer en seconde avec des notes pareilles !* » Stupeur. Ce qu'il restait de normalité familiale vient de s'écrouler. Clothilde a encore déçu Maman. Ca n'arrive donc pas qu'aux autres, l'enfant qui n'est pas à la hauteur des aspirations maternelles...La pauvre entend déjà bourdonner à ses oreilles les fameux « *Non, tu plaisantes ?* » de Tata Rosie au prochain repas chez Mamie. Encore une bataille que Maman ne gagnera pas sur sa soeur. Ses gamins, on les croirait tout droit sortis des catalogues : propres, frais, souriants. Que des bonnes notes. Aucune crise d'adolescence à déplorer. Même les petits copains collent au schéma familial. A croire que ma tante, ses mômes, elle les a programmés sur un ordinateur, comme ceux qu'elle répare à longueur de journée.

Clothilde...Je ne la supporte pas. C'est comme ça. On n'a pas demandé à cohabiter, nous. Pourtant je la plains. C'est dur d'être comme elle. Elle est seule, Clothilde, elle

se sentent immédiatement soulagés en se disant que la mère de Clothilde a du vivre bien pire ce soir. Au fil du temps, Clothilde est devenue une sorte de star, à son corps défendant. Maman : une héroïne. Nous rejoignons la voiture avec pour seul écho, le bruit de nos pas qui battent le pavé. Maman a compris qu'elle a commis une grave erreur en m'obligeant à l'accompagner. J'observe discrètement ses traits crispés qu'illuminent les réverbères urbains. Je la connais suffisamment pour savoir qu'elle est plongée dans ses souvenirs, rassurée par la chaleur de ces moments heureux qu'elle se repasse en boucle. Clothilde, ses jolies bouclettes, son large sourire enjoué. Sa soif de vivre. Les heures qu'elle passait au jardin, à construire des cabanes pour les animaux. On s'amusait de ses singularités. Clothilde n'aimait ni le rose, ni les nœuds, et encore moins les poupées. Elle n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle avait les jambes couvertes de boue, ou un ballon au pied. Clothilde, le petit garçon manqué qui faisait la fierté de son papa auquel la Nature avait refusé un fils. Clothilde, discrète, malgré son caractère revêche, mais jurait parfois comme un charretier. On en riait, à l'époque. Une très bonne élève, vive d'esprit, fine, saluée par tous les enseignants de la maternelle au primaire. L'enfant modèle, attachant de par ses différences.

Tout a basculé avec l'arrivée de Jo. C'était il y a presque deux ans maintenant, à l'âge où les jeunes filles se cherchent, et finissent par voir l'horloge biologique de leur petit corps s'emballer. Le cataclysme des premières règles, la punition suprême de l'arrivée des seins. Les poils. Clothilde s'est refermée, a perdu le sourire et l'appétit, brisé tous les miroirs de sa chambre, dissimulé ses nouvelles courbes sous d'informes guenilles. *« C'est l'adolescence, ça va lui passer… »*, serinaient ils tous à ma mère dont l'instinct tirait déjà la sonnette d'alarme. « *C'est normal…* ».

Bande d'idiots.

Le ronron de la voiture se calme. Nous approchons enfin de la maison. Nous allons pouvoir quitter ce huis clos étouffant. Maman coupe le moteur, me regarde les yeux embués. Elle me sourit de tout son amour. Son regard se pose sur mes cheveux en brosse, mon pull trop ample, mes chaussures coquées ; elle ne sait que trop bien ce que cachent les bracelets de cuir de plus en plus larges qui ornent mes poignets.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? ». Je soupire pour toute réponse. Hélas, ce soir, la coupe est pleine. Ma mère est une femme formidable, qui a su accepter avec

« Clothilde, ma puce… »

Cette fois, l'étreinte s'est brisée. Je n'ai pas pu contrôler la décharge électrique qui est remontée brutalement le long de ma colonne vertébrale. Mes yeux se sont séchés instantanément.

Toujours Clothilde…Je n'en peux plus. Il faut à tout prix que j'en finisse avec elle. Maman regarde ma main qui enserre compulsivement mon poignet. Je passe le doigt sous le cuir du bracelet, caresse les croûtes fraîches.

« Clothilde, s'il te plaît… »

Une voix rauque remonte le long de ma gorge, vient claquer l'air.

« Arrête Maman !! Je suis Jo ! »

Tival : le tigre-cheval

Tout à coup, il vit dans le saule pleureur, un animal étrange. Il ressemblait à un mélange de cheval et de tigre. Il vivait en solitaire depuis qu'il savait que dès que quelqu'un le touchait, ce dernier mourrait immédiatement. Et au fur et à mesure que quelqu'un était mort par sa faute, il se transformait peu à peu en humain. Il vivait dans un monde étrange, le *Monde des Hybrides*. Dans ce monde, habitaient différentes créatures, des phoenix, des licornes, des vampires, des loups-garous, des hydes, des gorgons, ... bref, des milliers. Et des hybrides aussi, comme des centaures, des hyrous (un mélange de loup-garou et de hyde), des tivals, ... Des tivals, il n'en existait qu'un seul. La créature que vit l'enfant ce matin-là, c'était le tival, Sam.

Soudain, le garçon se précipita pour aller chercher sa mère :

- Maman ! Viens voir ça ! Dans le jardin ! cria le garçon, sans songer une seule seconde qu'il était parti et que sa mère ne le croirait pas.
- Qu'est-ce qu'il y a, là-bas ? répondit sa mère.
- Dans le saule pleureur !
- Je ne vois pas.
- Mais, c'était juste là-bas ... Je l'ai vu.
- Ecoute, maman doit aller réparer la voiture.
- Mais ...

Elle partit et laissa l'enfant tout seul. Il décida donc de partir à la recherche de ce qu'il avait vu. Alors, il monta et fit ses bagages. Il s'empara de la carte bleue de sa mère et s'en alla en prenant soin de laisser un mot qui disait « MAMAN, PUISQUE TU NE ME CROIS PAS, JE PARS À LA RECHERCHE DE L'ANIMAL. JE REVIENS VITE, JE T'AIME. MATHIS ».

Il fouilla partout, en commençant par la forêt. Il faisait nuit noire et il pleuvait. Il avait horriblement peur et il était mouillé jusqu'aux os mais, il n'abandonna pas pour

- Je me rappelle plus.
- Ok … euh … est-ce qu'il avait une tache noire autour de l'œil ?
- Oui, comment vous le savez ?! Et à quoi il vous sert ce collier ?
- Tu poses trop de question ! Tu me dis, qu'il a une tache noire à l'œil ?
- Oui.
- C'est Sam.
- C'est qui ?
- Sam et moi travaillons ensemble autrefois.
- Et que s'est-il passé ?
- Des gens ont commencé à le caresser et il aimait ça.
- Pourtant, il avait l'air gentil.
- Oui, peut-être qu'il a changé.
- Pourquoi ne pas aller le revoir ?
- Tu ne comprends donc pas ? Les tivals sont dangereux !
- Mais, je suis où exactement ?
- Dans le monde des hybrides ! Viens, je vais te faire visiter. Il y a plusieurs types de créatures, il y a des vampires, des loups-garous, des hydes, ….
- C'est quoi un hyde ?
- Un hyde. Dit-elle avec un air mystérieux. Tout commence par son maître, ….
- Son maître ? dit Mathis, inquiet.
- Oui, mais n'aie pas peur, t'es en sécurité avec moi. Bon, j'en étais où ?
- Les maîtres d'un hyde.
- Merci. Le maître invoque son hyde par de l'hypnose, la vue du sang ou une injection d'une plante très rare. Nous n'avons pas encore trouvé de remède, hélas. Dit la dame, désespérée, puis elle continua. Un hyde peu se montrer très féroce, il démembre ses victimes avant de reprendre forme humaine.
- Et il a une apparence particulière ?
- Pas quand il est sous forme humaine. Mais quand il est sous sa vraie apparence, de hyde, il est horrible. Tu es sûr de vouloir savoir à quoi il ressemble ?
- Oui.
- Ok, donc son apparence est vraiment horrible, j'espère pour toi que tu n'en croiseras jamais. Alors, c'est très grand, au moins 2 mètres. Il a de gros yeux globuleux et de longues griffes. Ah oui, j'allais oublier, il est vert.
- Vert ?!
- Oui, vert pâle.
- … et vous ?
- Moi ? je suis un vampire.

Mathis resta bouche bée quelques secondes, puis se souvint du corps qu'il avait vu dans la cuisine.

- C'est vous qui avait tué la personne dans la cuisine ?
- Elle est encore dans la cuisine ? Je croyais m'en être débarrassée.
- Sauf tout votre respect, je suis arrivé frigorifié et mort de trouille, donc ne détournez pas ma question !
- Oui, tu as raison, je vais donc aussi te répondre à ta question au sujet de mon collier.
- Bien, je vous écoute. Dit Mathis qui, sans le savoir, avait pris de la maturité en compagnie du vampire.
- Mon collier sert à me protéger du soleil. Dit-elle de peur que Mathis révèle son secret.

- Merci, à bientôt j'espère.
- On se reverra, je vous le promets.

Et, il s'en alla. Il sortit la boussole, elle indiquait le fond de la forêt. Arrivé là où indiquait la boussole, il atteint un mur qu'il escalada aussitôt. Une fois derrière le mur, le tival était bien là, devant lui.

- N'aie pas peur je ne te ferai aucun mal. Je veux juste que tu viennes avec moi.
- Je n'ai pas peur pour moi, j'ai peur pour toi.
- Mais ... euh ... mais tu parles ? Dit Mathis, choqué.
- Oui, je suis une créature magique.
- Toutes les créatures magiques ne parlent pas.
- Eh ben moi, je parle. Et, ne me touche pas, je t'en prie.
- Je sais, Katherine me l'a dit.
- Katherine ? tu l'as rencontrée ?
- Oui, elle est magnifique et trop gentille.
- En effet. Mais, je te connais, toi. Il y a une prophétie qui dit qu'un petit garçon comme toi aurait le pouvoir de me toucher.
- Ben, essayons.
- Et, si tu meurs ?
- On est à côté de chez Katherine.
- Ok, mais, fais attention !
- Oui, promis. Dit Mathis en soufflant.

Mathis caressa Sam et ... un halo de lumière apparut autour de Mathis. Cet halo transmit à Mathis des pouvoirs que seul Sam connaissait. Pour garder le secret, Sam prit soin que Mathis ne sache rien. Puis Sam poussa un soupir de soulagement.

- Ouf ... plus de peur que de mal, hein ?
- Oui, mais que s'est-il passé ?
- Tu es la clé, toi seul peux me toucher sans mourir !
- Ah. Dit-il en soupirant.
- Ça n'a pas l'air de te convenir.
- Si, si mais, c'est le fait d'être différent.
- Ecoute Mathis ...
- Comment connaissez-vous mon prénom ?
- Comment connais-tu le mien ?
- Qui vous a dit que je sais comment vous vous appelez ?
- Katherine. Du coup, les gens ont une chance infinie de mourir mais, mourir si une personne me caresse, c'est épuisant. Je dois me cacher de tout le monde, et j'en ai marre. Donc, pour une fois que quelqu'un peut me caresser sans mourir. Tu as une chance incroyable, donc, profites-en.

Mathis monta sur son dos et, ils allèrent rendre visite à Katherine. Puis, après un café et un bon repas, Sam accepta de raccompagner Mathis chez lui. Une fois chez lui, Mathis rappela sa mère.

- Maman ! viens voir !
- Qu'est-ce qu'il y a ?
- J'ai quelqu'un à te présenter !

Alors sa mère descendit et, à peine en bas, Sam se transforma en humain.

Soudain, Katherine, qui était enfin libre de sa maison, décida de rendre visite à Mathis.

- Salut Mathis.

Face aux trois miroirs dorés, Aline se voit comme la première sardine dans la nasse. Minuscule, seule et prise au piège. La robe est trop grande et trop petite à la fois. Sa poitrine flotte dans le bustier, ses épaules sont trop volumineuses et ses hanches ne sont pas si larges que ça. Elle voit dans le reflet sa mère pencher la tête sur la gauche, c'est mauvais signe. La salve de reproches arrive. Ça ne manque pas. La robe aurait été parfaite pour une autre. Il faut qu'Aline essaye avec un *push up*. Elle en porte déjà un. Patricia insiste, faut rembourrer avec du coton ; de son temps, c'est ce qu'on faisait.
Respirer un grand coup, ne pas foncer. Aline pratique sa génitrice depuis trente-deux ans, elle connait la notice par cœur. Dévier l'attaque et lancer sur un autre sujet : des nouvelles de Diane ? La cinquantenaire esquive le détournement d'attention en souplesse. Diane va arriver, il y a encore des bouchons sur la route. Par contre, cette robe, c'est vraiment dommage. Une vendeuse devrait pouvoir aider.

Tandis que Patricia fonce à la caisse, Aline se tortille dans le textile pour rehausser ça, abaisser ci, bref elle fait son possible pour que son image ne lui donne pas des envies de meurtre et de suicide. Entre la liste d'invités, le repas, la cérémonie, les imprévus à prévoir malgré tout et la fin de son traitement, le moral flanche plus vite qu'avant. Elle secoue la tête pour sortir la mélasse morose de son crâne. Au pire, il doit lui rester des anxiolytiques dans son sac à main.

Dans le magasin, les futures mariées et leurs aréopages d'amies badinent, s'esclaffent une tasse de café bio à la main. Aline a du mal à se concentrer, à respirer même. La robe l'étouffe. Elle s'était pourtant jurée de ne plus replonger aussi facilement. Elle s'assoit dans un fauteuil et ferme les yeux.

Son palais mental apparait, avec sa façade de pierres blanches et son toit en ardoise. Aline se précipite dans le grand escalier de marbre menant à la porte du rez-de-chaussée. Mais au moment de pénétrer dans le grand hall, une main se pose sans ménagement sur son épaule. Elle tressaute et rouvre les paupières dans le magasin.

Sa grande sœur la scrute, le regard plein d'admiration. Les compliments pleuvent sur Aline qui les évitent comme les premières gouttes de l'averse. Diane a toujours été *too much*. Dans les bons moments, dans les mauvais, dans l'alcool, dans les mecs. C'est pour ça qu'elle l'aime tant. Elles se serrent dans les bras. Reviennent alors toutes les fois où elle se serait foutue en l'air si sa grande sœur ne l'avait pas sauvée. Aline en pleurerait presque. C'est con

traine non merci. La couleur dépendra du design. Le style général doit être classique et sophistiqué avec un voile très moderne, presque conceptuel. Il faut que sa robe soit au niveau de ce que ce mariage symbolise : une vraie rupture.

Patricia tempère les ardeurs d'Aline tandis que Diane en rajoute une couche. Liliane fait de son mieux pour suivre tous les avis. Le ton monte un peu, les esprits ne s'échauffent pas vraiment mais dans le vaste *showroom*, leurs voix portent. Elles rebondissent sur les lustres rutilants, les dressings laqués, les murs tapissés. Des clientes lèvent un œil en leur direction. On essaye des robes ici, pas des cocktails fantaisie… La patronne fait des sourires contrits et demande poliment de baisser le volume sonore. Toutes s'exécutent. Aline s'excuse même. De quoi ? Elle-même ne le sait pas. De parler fort. De ne pas réussir à rentrer dans cette foutue robe de Barbie. Peut-être de vivre finalement.

Liliane a tout noté dans son carnet Montblanc, avec son stylographe qui coûte un SMIC. Tandis que sa plume parcourt le papier filigrané, sa bouche se déforme en rictus. Le stress surement. Ou le dégout. Elle met un point final à ses annotations et conclut par une phrase clichée qui remet à plus tard ses conseils avisés. Maintenant, elle veut aborder un point essentiel : les demoiselles d'honneur.

Diane propose des tenues sobres dans les tonalités écrues. Une robe avec une seule épaule dénudée agrémenté d'une broche fleur, différente pour chacune des trois demoiselles. Patricia trouve l'idée ridicule. Il faut de la complémentarité, ce n'est pas un carnaval. Si Aline porte un bustier, pareil pour les autres. En moins impressionnant bien sûr mais avec de la classe quand même. Et puis, il y a Laurent, quel est son costume ? Et ses témoins, on sait comment ils seront habillés ? Les têtes pivotent vers Aline qui ne répond rien.

Elle ne peut pas. Cela fait plusieurs minutes qu'un poids l'écrase. Il est uniformément réparti sur tout son corps telle une chape de plomb. C'est une seconde peau de plusieurs dizaines de kilos, lourde et visqueuse. Aline prétexte une envie pressante et fuit aux toilettes. Personne n'y croit mais tout le monde fait semblant. Comme souvent. Diane veut l'accompagner, elle refuse net. Il faut choisir ces putains de tenues. Aline tourne les talons sans attendre, elles peuvent bien se démerder seules pour ça.

Dans les WC, pas de lumière d'ambiance, pas de tapisserie à fleur de lys. Les néons, le carrelage, le faux-plafond transforment la Belle en Bête. Aline ne reconnait pas sa face dans la glace au-dessus du lavabo en émail. Elle se passe trois, quatre fois de l'eau sur le visage. C'est pire. Sa vraie peau affleure sous le maquillage. Des boutons de rasage percent ça et là. Des mèches de cheveux gras et mouillés se plaquent aux abords de son grand front. Les cernes creusent des sillons sous ses yeux bruns. La robe étincelante crée un décalage

En ce moment, heureusement dans ma vie, il y a le jeudi matin désormais. C'est le jour de la séance de piscine avec Sandra. J'ai toujours fait de la natation, comme sport, il en fallait bien un. C'est une épreuve physique douce, mais lente, qu'il faut mener de façon têtue et endurante. Une fois que l'habitude de ce type d'effort musculaire est reprise, il y a, en revanche, un véritable plaisir à glisser dans l'élément liquide avec une puissance maîtrisée. Quand on sort d'une séance, que l'effort s'arrête, et que l'on quitte la piscine, on se sent comme nettoyé de l'intérieur, comme en apesanteur à l'extérieur. Une sensation étrange, presque comme si on avait grandi, que notre corps s'était allongé.

On fait bien sûr le trajet ensemble, la plupart du temps en bus, même si, à pied, ce n'est pas vraiment loin. On aime bien le bus tous les deux, cet écran panoramique de la chaussée qui fait comme un ballet autour de nous. On s'assoit aux places situées juste avant le fond, en vis-à-vis, côté fenêtre. Toujours les mêmes rues qui dansent, qui glissent. Et puis en face, Sandra, assise ramassée, son giron à ma portée, toute palpitante d'aller nager. Les autres fois, on se retrouve dans le hall de la pistoche, à côté de la machine qui délivre des accessoires : bonnet, pince-nez, lunettes et autres ingéniosités de la plasturgie contemporaine qui ont remplacé le distributeur de sucreries désormais prohibées. Mon arrivée lui fait lever le nez de son portable, elle sourit toujours en me voyant. Elle est entourée d'un halo de lumière couleur miel, sa chevelure frisée abondante y est pour quelque chose, elle est d'un blond tirant un peu sur le roux. Elle doit se teindre un peu ou faire des mèches à plus de quarante balais. C'est aussi son style vestimentaire qui participe à cette douceur d'ensemble, les jambes toujours fuselées de cotons épais écrus, le buste mince et cintré, avec en-dessous le plus souvent un justaucorps en jersey, à boutons nacrés.

Dire que tout cela va être ôté et plié dans quelques minutes : tissus épais gardant la chaleur et le parfum des corps féminins. Et effectivement, un coup de tourniquet à carte électronique, on est déjà dans des cabines mitoyennes. Les vestiaires ont été réorganisés depuis l'époque où je venais, terminés les deux côtés, homme et femme. À la place un espace commun, dédale d'innombrables alcôves, ajourées au-dessus des têtes et aux pieds. Les portes claquent doucement et les parois colorées de mélaminé plastifié chuchotent : sacs frottés, derniers cliquetis des bracelets, chaussures posées, froissements, glissements secrets. Passage à la douche, au pédiluve. C'est là dans cette immense salle de bains scénographiée qu'elle met son bonnet, teste l'eau qui jaillit de la pomme avec ce geste encore enfantin du saisissement. C'est là aussi que j'ai remarqué les petits ongles de ses doigts de pieds, elle met du vernis incolore. Elle est vraiment comme il faut, cette Sandra, dans son maillot une pièce couleur chair, toute juvénile en dépit de ses ridules au coin de la bouche, son bonnet difforme qui peine à contenir son épaisse chevelure. Un tout petit ventre peut-être, et encore, je ne regarde pas vraiment à ce moment-là. Il ne faut pas s'arrêter aux falbalas, aux bracelets, c'est en réalité une *fille nature*, comme on disait à un moment, mais c'est vrai, c'est ça.

Dans le bassin, ça n'a pas vraiment changé, cette immense esplanade carrelée, on dirait que les carreaux sont les mêmes, avec des mosaïques abstraites sur certaines parois,

And they say silver i choose gold

I'm not afraid to be alone

Someone be juge his gentle soul

Let a boy cry and he will know

Sinon, on a toujours en milieu de séance une longue séquence de crawl solitaire où l'on est chacun de nous avec la musique. C'est un cadeau qu'elle m'a fait, un petit boîtier *waterproof* qui lit les mp3, avec des écouteurs tout aussi étanches. On le glisse dans le maillot. C'est encore un signe ça, son cadeau, en plus ça coûte une blinde ce truc. C'est lié à notre goût pour la techno, le dance-floor, pour me remercier de lui avoir fait découvrir tout le bazar de la musique digitalisée. Ah ! il est beau le rebelle décroissant, la simplicité volontaire, le rejet des gadgets inutiles, de la quincaille chinoise ! En tout cas, en ce moment, on écoute la même liste de lecture, toujours les mêmes *hits* de l'époque, une sorte de best of, une compil' de cinq ou six des meilleurs titres d'une chanteuse un peu oubliée, qui se faisait appeler Gala.

Suddenly like a scream you can't hear

Suddenly that's the sound of your fear

Suddenly like a voice in the dark

Suddenly that's the beat of your heart

Ahahahaaah Ahahahaaah Ahahahaaah aha aha

On écoute en boucle, les titres fluides de l'Eurodance qui, par leur caractère répétitif, lancinant même, accompagnent l'effort, rythment les mouvements. Ils ont le bon tempo, et sont assez circulaires pour faire un écho permanent à nos propres aller-retours dans le couloir d'eau. On pourrait tourner comme ça pendant des heures, la musique dans les oreilles, le monde peut bien s'effondrer. Toute une ambiance de bastringue numérique, une vraie de symphonie électro de l'époque qui nous revient dans le crâne, en direct, au plus près de l'âme et qui nous transporte à l'unisson de nos efforts. Une sacrée communion d'âmes que nous vivons là, avec Sandra, écoutant la même musique, dans le même glissement. La même expérience du son envoûtant, de la puissance des basses, au même instant ou presque. On est pourtant perdu dans la masse liquide, mais on baigne dans le même univers de stimuli auditifs et mentaux. Elle a dû calculer tout cela Sandra, à sa façon, de deviner que cela constituerait encore un lien, une complicité, en tout cas c'est très fort.

Freed from desire

Mind and sens purified

Freed from desire

Mind and sens purified

grandes, c'est ainsi. Et à chaque fois, dans ce nouvel espace de promiscuité douce, je suis comme torturé. Peut-être attend-elle de moi quelque chose de plus à cette occasion, un geste, une tentative. Mais c'est peut-être aussi une marque de confiance qu'il ne faudrait pas souiller, qui nous ferait basculer trop tôt à son goût. Cela me gâche un peu le plaisir de l'exclusivité. Nous nous déshabillons dans la même cabine, je suis avec Sandra qui à un moment ou à un autre, est nue presque contre moi. Elle se donne déjà, elle attend la fin de mon attente. Ça doit être cela.

Le Talisman du dragon :

« Enora ! Attention ! » Hurla mon père alors que je passais in extremis sous une branche basse, accroché aux crins de mon cheval, je me retournais lui envoyant un sourire moqueur plongeant dans son regard fier. Le roulement des sabots sur le sol terreux, les cheveux dans le vent et des arbres à perte de vue. Voilà ma définition du bonheur. Mais ce n'était pas les projets qu'avait le monde pour moi. Il fallait que je me marie à un homme de bonne famille et que je lui donne des héritiers. Moi, je voulais faire du cheval à longueur de journée et chasser comme mon père me l'avait appris. Mon père était un marchand qui avait réussi très jeune. Il était parvenu à épouser une femme issue de la noblesse sans n'avoir jamais de titre. Et, après plusieurs années à essayer d'avoir un fils, mes parents se sont rendus à l'évidence : ils n'en auraient jamais. Alors mon père m'a tout appris : l'escrime, la chasse, la pêche, la course, l'équitation, … il s'est « rabattu » sur moi en quelque sorte, sans jamais me priver de la bonne éducation féminine, piano, danse et savoir vivre.

Soudain, je tirai brusquement sur les rênes pour arrêter mon cheval. J'étais encerclé par les jeunes du village. Ils me détestaient pour je ne sais quelle raison. Mon plaisir était de les ridiculiser peu importe le défi.

« _ Alors sorcière ! Tu viens de pendre un homme dans la forêt ?

_ Nan ! figures-toi que j'ai tué le sanglier qui a démoli le jardin de madame Robert

_ Tu penses qu'on va te croire ?

_ La preuve arrive

_C'est ton père qui l'a tué ! Toi t'es qu'une bonne à rien !

Ils approchèrent leurs chevaux du mien prenant un air menaçant. J'ordonnai à mon bel étalon de cabrer. Leurs chevaux s'agitèrent ce qui me laissa l'opportunité de talonner mon cheval et de partir au galop. Très vite j'entendis des roulements de sabots derrière moi. « Plus vite Stardust » lui murmurais-je pour l'encourager. Mais il n'en avait pas besoin, mes assaillants montaient de pauvres bêtes de champs sous nourries, Stardust était un magnifique trotteur français issu d'un élevage français.

Un objet dur heurta mon dos me coupant la respiration. Je jetai un regard par-dessus mon épaule et vis qu'ils avaient des légumes en guise de munition. Ils finirent par réussir à me désarçonner malgré mes efforts pour éviter les projectiles. Stardust continua sans moi et les autres me rattrapèrent. L'un d'entre eux, un grand garçon blond nommé Trevor descendit en premier et commença à me frapper. Nous nous bâtîmes un long moment avant que mon garçon d'écurie les écarte et me sorte de là.

Il plaisanta sur mon sale caractère jusqu'à la maison où je me fis réprimander par mon père que j'avais abandonné derrière moi.

Le lendemain, au petit matin, mon père et moi étions de nouveau en selle. Il fallait ramener du faisan pour le bal que donnaient mes parents. Nous étions accompagnés d'hommes de la famille qui me regardaient avec insistance pour me faire sentir que je n'étais pas à ma place parmi eux. Et je prenais un malin plaisir à les surpasser à chaque fois. Alors que je fermais la marche, un buisson se secoua. J'arrêtai Stardust et tendis l'oreille. Le buisson bougea de nouveau. J'armai mon arc. Soudain, un gros lapin blanc sorti et se rua dans les fourrés. Je lançai Stardust à sa poursuite. A s'y méprendre, on aurait dit que le lapin était rose. Plus il courait plus la végétation devenait dense et plus il était difficile pour mon étalon de suivre le lapin. Je mis pied-à-terre d'un bond abandonnant ma monture, et reprit la chasse. Soudain plus un mouvement. Je repérais l'endroit où il s'était caché. Si j'arrivais à l'attraper vivant, je pourrais le faire reproduire et donner des petits lapins roses à ma sœur. Je plongeai sur lui, et le sol céda sous mon poids quand j'atterris. La chute était longue, interminable et il faisait tellement noir. J'entendais parfois le bruit de l'eau. Je me demandais si j'allais mourir mais je n'avais pas vraiment peur, je me demandais si j'allais avoir mal. Soudain, mon dos frappa le sol en pierre. Etrangement, je ne ressentais aucune douleur. Je regardais autour de moi. Tout était sombre.

« _L'émissaire du roi ! hurla-t-il »

Et les portes s'ouvrirent sur une salle en long, au bout de laquelle se trouvait un trône. La lumière orange de la pièce était rassurante et chaleureuse. Il y avait des gardes, ou des statues de gardes, je n'aurais su dire, sur toute la longueur de la pièce. Au bout, sur un trône en or qui paraissait orange avec les reflets des bougies, était assis un fae hybride. Il était blond aux cheveux longs. Au-dessus de ses oreilles pointues, émergeant de son crâne deux cornes de bouc brunes. Il semblait briller d'une aura orangée dans la pénombre que formait le dépassement des murs au-dessus de son trône. Plus j'avançais et plus je voyais paraitre ses pupilles bleu océan, ses sourcils semblaient froncés sur ses yeux, peut-être parce qu'il voyait aussi mal que moi dans cette pénombre. En m'apercevant, il eut un rictus.

« _Tu viens nous apporter le diner ?

Je lançai un regard interloqué à la jolie fae.

_Non, mon seigneur, je suis certaine que c'est l'humain que nous recherchons.

_Comme le précédent et celui d'encore avant… n'y en avait-il pas un encore avant ?

_Non, mon seigneur, elle chasse, elle se bat, elle arrivait à suivre mon rythme malgré la végétation, je n'ai pas eu à la convaincre, j'ai dû la piéger.

Ce spectacle de manières et de moqueries commençait à m'agacer.

_ Je veux rentrer chez moi pas débattre de l'ordre d'arrivée du diner, ni de l'heure à laquelle il est servi.

Tous deux me regardèrent surpris. Je lu la crainte dans le regard de ma voisine.

« _ Le diner parle, maintenant ? dit-il d'une voix doucereuse un regard carnassier sur le visage.

J'avala la boule dans ma gorge.

_Je peux être un drôle de diner, mais votre amie… émissaire pardon, m'a promis que je rentrerai chez moi en vous allant voir. Ainsi me voilà et je ne pense pas que les boucs ou les lapins soient amateurs de viande, alors je vous prierais de bien vouloir me reconduire chez moi.

_Mais les faes le sont peut-être… ? dit-il toujours sur le même ton. Il jouait, j'étais la souris et il était le chat.

_Mais je ne me laisserai pas faire ! Je vous défie.

_Que proposez-vous, diner… ?

_Enora. Coupai-je sèchement

_Que proposez-vous Enora ?

_Un duel ? Un concours de chasse ? qu'importe je joue du piano, je danse et je me bats.

_Bien, battons-nous.

_Vous contre moi !

_Moi contre vous alors… »

Il se leva. Son torse qui n'était pas vêtu depuis le début laissait voir sa puissante musculature. Un frisson parcouru mon corps, allais-je être à la hauteur ou mourais-je comme une dinde égorgée pour le diner ?

_Mon frère et moi aimerions vous parler. Reprit-il.

_Mon frère aimerait vous parler, moi je préfèrerais… vous manger.

J'avais bien retenu la leçon, ils étaient plus forts que moi. Je ne pouvais pas me battre et je n'étais pas en mesure de négocier, il ne me restait plus qu'à coopérer et à gagner par la ruse.

_Qu'ai-je à y gagner ?

_Notre reconnaissance éternelle et la récompense de votre choix. Dit le roi en plantant son regard perçant dans le mien.

_Et la vie sauve. Ajouta son cadet avec un rictus qui me renvoyait à notre dernier affrontement.

_Cylian ! Tu ne cesseras donc jamais, soupira le roi, asseyez-vous Enora.

Je m'exécutai voyant que la mention de mon prénom attira l'attention du cadet sur moi.

_Voilà, nous sommes maudits. Notre peuple est maudit. Une malédiction nous transforme chaque jour un peu plus en animal. Nous sommes hybrides à l'origine, mais nous voyons actuellement notre peuple et nos proches se transformer peu à peu. Nous ne trouvions aucun antidote lorsque cette, « épidémie », à commencer. Nous avons dû, non sans mal, trouver un oracle qui nous dit ces simples mots « un humain hors normes maitrisant le tir sauras vous sauver ». Ainsi, Félicie, que vous avez rencontrée hier, a eu pour mission de passer dans votre monde et de ramener l'humain. La suite, vous ne l'ignorez pas…

_Vous voulez dire que vous ignorez ce que je dois accomplir pour vous délivrer, et que vous n'êtes même pas certain que je sois l'élue ? dis-je les mains serrées aux rebords de ma chaise.

_Bien résumé, Enora, dit le cadet en insistant sur chacune des syllabes de mon prénom, mais nous n'avons rien à perdre nous, au mieux nous sommes sauvés, au pire nous avons de quoi manger.

Je serrais la mâchoire, ravalant ma colère et ma rage face à cette injustice qui semblait tant l'amuser.

_Je voudrais rentrer chez moi lorsque j'aurais fini !

_Laissez-moi vous conduire à la bibliothèque. Peut-être pourrez-vous prendre vos marques et comprendre comment fonctionne notre royaume. »

Je passai beaucoup de temps dans cette bibliothèque. C'était le seul endroit où je pouvais être seule. Parfois Félicie ou May me rejoignaient. Je m'entendais bien avec les deux hybrides. Mais mon désir de rentrer chez moi ne faisait que s'accroitre au fil des jours. Privée de liberté, j'attendais patiemment de trouver la solution à leur problème qui était devenu le mien.

Un matin je saisis l'opportunité de m'enfuir en passant par une porte laissée ouverte et en volant un cheval, mais un écuyer m'arrêta dans ma fuite et me ramena au roi. Depuis ce jour-là, ils ne cessèrent de me surveiller. Cependant, ils avaient appris de leur erreur : je pouvais sortir, et je participais à la vie de château, seulement, il y avait toujours quelqu'un pour me surveiller. La seule personne qui n'y mettait pas du sien, c'était Cylian le frère du roi, il passait son temps à me lancer des piques et à me jouer des mauvais tours au grand désespoir de son frère.

Le roi, Theson, m'accordait beaucoup de temps depuis ma tentative de fuite. Il venait me voir avant l'heure du coucher dans la bibliothèque, vantant mes qualités ou me posant des questions sur le monde des humains. Il m'écoutait tout le temps parler, s'excusant sans cesse du comportement de son frère. Il s'était même confié sur la mort prématurée de son père, son manque de confiance en lui quant à la gestion du royaume et le fait que Cylian détestait qu'on lui donne des ordres et encore plus si cela venait de son frère.

impossible à réaliser. Comment trouver l'entrée d'une grotte sur une chaine de montagne de plusieurs kilomètres ? C'est May qui nous guida. Son don de guérisseuse lui permettait d'entendre le cœur du dragon endormi à mesure que nous approchions de son antre. L'entrée de la grotte fumait dans le froid hivernal qui régnait ici. L'entrée de la grotte était piégée. Je dus laisser chacun de mes amis maintenir les pièges ouverts pendant que je continuais de marcher vers Pruna. Seuls Jack et moi étions parvenu jusqu'au cœur de la grotte. L'immense animal aux écailles aussi sombre que la nuit, dormait au milieu couché sur un tas d'or. Là encore la tâche semblait impossible mais il fallait essayer. Très vite un objet en forme de coquille d'escargot attira mon attention. Il était noir et vert et jurait avec l'or du trésor. Je le montrais du doigt à Jack qui haussa les épaules en s'approchant.

« _C'est une coquille en or ? me dit-il sans comprendre pourquoi je désignais l'objet

_Elle n'est pas dorée, elle est noire et verte.

Il comprit soudain et sa bouche s'ouvrit et un « oh » silencieux »

Je ramassais l'objet aussi doucement qu'il me l'était permis et me hâtais vers la sortie suivit de près par Jack.

_Où allez-vous avec ma merveille ! rugit le dragon

_Pardon, nous ne voulions pas vous réveiller, mais nous avons besoin d'une de vos merveilles pour sauver notre royaume de la malédiction qui restreint leurs capacités ! Nous vous promettons de la ramener dès que nous aurons fini de l'utiliser. Répondis-je doucement.

_Je refuse, rendez-la-moi, elle est à moi. Vous n'en ferez qu'un mauvais usage, vous les hommes et votre orgueil et vous les fae et vos mensonges, jamais je ne reverrais cette merveille si vous partez avec. Je dois la garder pour la paix et rien d'autre. Vous ne nous voulez que du mal à nous monde naturel vous méritez de subir ce sort. RENDEZ-LA-MOI. » Le dragon cracha des flammes sur ses derniers mots.

Jack se jeta sur moi pour me protéger. Il se jeta sur l'immense dragon. Il comptait sur moi pour achever l'animal. Je pris mon arc et après maints échecs je parvins à planter une flèche dans son œil. Perturbé, il perdit l'équilibre et écrasa Jack avec sa patte. Je n'avais d'autre solution que d'aller à mon tour au corps-à-corps. Je pris l'épée empoissonnée du garde et escaladais l'animal. Je le plantais sous chaque écaille que je voyais, me blessant sans sentir la douleur, jusqu'à ce qu'il s'écroule au sol raide mort. Sans réfléchir je plaçai le bras de Jack autour de mon épaule et nous partîmes, laissant là le cadavre du dragon. Nous sortîmes rapidement de cette grotte en refermant tous les pièges derrière nous, la lumière du soleil me parut plus chaude qu'à l'arrivée. Nous étions pourtant en début de soirée et le soleil se couchait, l'air était censé refroidir. Mes camarades ne semblaient pas sentir cette étouffante chaleur. La nuit, je n'arrivais pas à fermer l'œil je me tournais sans cesse. Mon bras me faisait atrocement mal. Au matin, j'étais réveillé tant bien que mal par les autres, je n'arrivais pas à ouvrir les yeux, ils me semblaient tout visqueux, je voyais flou et le soleil m'éblouissait. La dernière chose dont je me souvins, c'était la voix stridente de May et mes amis qui se dispersaient. Lorsque je me réveillais, je vis mes amis face au lac : May et Félicie dans les bras l'une de l'autre et Jack debout l'air triste à côté d'elles. Je voulus me lever mais cela me demandait trop d'efforts. Soudain Jack se retourna et me vis, et tous trois se jetèrent sur moi.

« _On pensait que tu étais morte ! Hurla Félicie

_Elle était morte ! corrigea May

Après quelques jours, nous repartions vers le château.

Au cours du voyage, j'avais senti dans mon corps de nombreux changements. May me surveillait de près mais elle était incapable d'expliquer ce qui m'arrivait. Mes yeux commencèrent à mieux voir, y compris dans la nuit la plus sombre… mes oreilles me chatouillaient beaucoup plus

Le coach :

C'était là, devant ses yeux et elle n'arrivait toujours pas à y croire. Comment pouvait-elle encore hésiter ? En douter ? Ses mains se saisirent du bourrelet de graisse qui enrobait son ventre. Les fêtes de fin d'année avaient été un ravage. Le constat était amer. Elle aurait mieux fait de refuser tout les petits feuilletés aux fromages. Et ne parlons même pas de plats préparés qu'elle avait savourer pendant les vacances. Elle aurait du s'abstenir. Ça lui aurait évité bien des ennuis. Elle avait beaucoup trop mangé et en voilà le résultat. La réalité était là. Elle était face à la vérité qu'elle en pouvait plus se cacher. Elle descendit de la balance, passa devant le miroir qu'elle n'osa même pas regarder. Sa main attrapa le bout de papier que son amie lui avait laissé la veille. Elle regarda le numéro qui était inscrit. C'était celui d'un coach. Il avait été d'une grande d'aide pour son amie alors, elle le lui avait proposé.

- Tu verras, il est génial, lui avait-elle dit.
- Je sais pas...
- Si. T'en fais pas, il est gentil, il ne s'énerve jamais et il ne demande pas d'en faire trop. Tu peux faire à ton rythme avec lui. Il t'encourage. Regarde-moi, dit-elle en se tournant, faisant virevolter sa robe. Je suis pas superbe comme ça ?
- C'est vrai, admit son amie.

Elle poussa un soupir. Elle devait s'y résoudre, s'y résigner, plus le choix. Elle attrapa le téléphone et elle composa le numéro. En quelques minutes, ils avaient convenu d'un rendez-vous pour le lendemain matin.

Voilà comment elle s'était retrouvée, là, à attendre le coach sportif qui devait la remettre en forme, lui sculpter le corps comme elle le voulait. Elle était assise dans la cuisine, devant une tasse fumante. Elle ne savait pas vraiment comment tout cela aller se passer. Elle n'avait pas vraiment l'habitude de faire ces choses-là. Elle était plutôt d'un caractère réservée. Mais là, il fallait s'avouer qu'avec les années, sa beauté juvénile commençait par disparaître. Elle le voyait bien qu'elle changeait. Alors, elle devait se mettre au sport. Se mettre et pas se remettre au sport. C'était quelque chose qu'elle n'appréciait pas trop et dont elle n'avait pas trop l'habitude. Les soirées cocooning étaient plutôt son genre. Tranquille devant la télévision avec un paquet de gâteau. Voilà à quoi ressemblaient ses soirées. Elle n'avait aucune envie, pour le moment, de se mettre à faire du sport, et ce, peu importe le sport en question. Mais il le fallait. Même si rien ne la motivait. La sonnerie retentit et elle se leva pour aller ouvrir.

sympathique et d'aussi agréable que Pascal. Elle comprenait mieux ce qu'avait voulu dire son amie qui le lui avait recommandé.

- Allez ! L'encouragea-t-il. On fait une série de dix ?
- De dix ?
- Je vous accompagne !

  Il se mit en position.
- Allez ! Un !

  Il souffla. Elle en fit de même.
- Deux. Trois. Quatre. Cinq. Six. Sept. Huit. Neuf. Dix.

  Ils se remirent droits.
- C'est fini. Vous pouvez enfin respirer après cette séance de torture.

  Elle lui sourit.
- C'était pas si terrible, lui dit-elle.
- Alors, on se dit à demain ?
- Demain ? S'étonna-t-elle. C'est pas un peu trop tôt.
- Non. Il faut faire des efforts tout les jours.
- Vous êtes sûrs ?
- Oui.
- Bon, alors, je vous fais confiance et à demain.

Le coach sortit. Elle resta seule chez elle. Sa présence lui avait fait du bien, même si elle n'avait pas l'impression d'avoir perdu le moindre gramme de graisse. Alors qu'elle essayait se remettre de ses émotions, elle ne cessait de penser à ce fameux coach. Il était difficile à chasser de son esprit.

Les jours suivants, Pascal revint. C'était étrange comme il était arrivé à la motiver assez pour qu'elle se mette au sport et qu'elle se mette à aimer ça. Qui aurait pu imaginer qu'elle aurait appréciait faire du sport ? Peu à peu, au cours des séances de sport, ils devinrent plus proche au point d'oublier la relation cliente-coach pour devenir amie-ami. Pascal venait donner son cours et il restait après pour discuter et profiter du moment. Jusqu'à ce fameux jour…

- T'as entendu les dernières nouvelles ? Lança Pascal en arrivant.
- Non.
- Ils organisent un marathon dans le quartier.

Il sembla tout excité. Elle ne comprenait pas pourquoi.

Face à face

Je regarde sans me voir pourtant je me lave les dents face au miroir, je me coiffe face au miroir et je me bijoute devant.

Mais je ne me regarde pas, jamais.

Je passe des heures à m'épiler poils après poils.

Dans ma tête ce que je sens, ce que je sais ce n'est pas ce que voit les autres, mes proches et ce que les photos disent.

Dessus il y a les stigmates de la testostérone qui m'habite tel un parasite. Malheureusement c'est plus dur de s'en débarrasser que des poux.

Heureusement il y à tout de même des solutions. Je vais me transférer dans un autre corps.

Je vais devenir un escargot, là au moins on ne me dira pas que je n'ai pas la tronche de mon genre.

On se contentera de me manger avec du beurre à l'ail et j'espère que se sera par cette femme au palais délicat, à la bouche rempli de mot d'amour qui saura se délecter de ma personne comme personne.

Lettre à mon corps

Mon ami,

Que de moments nous avons passés ensemble !
Des joies, des peines, des réussites, des échecs, c'est toute une vie que nous avons traversée avec acceptation et rejet.

Enfant, plutôt rondelette, je n'avais pas l'agilité et la beauté qu'ont les gymnastes sur la poutre, les barres asymétriques ou encore au sol. Te souviens-tu comme je peinais pour réaliser les figures imposées par le professeur, exécutant les mouvements maladroitement et de manière mécanique, sans vie et sans enthousiasme ? Je ne t'en voulais pas, mais je me disais que la fée de la grâce ne s'était pas posée sur mon berceau.
Je n'étais pas plus à l'aise en athlétisme et en natation. Bon, le sport ne faisait pas partie de la culture familiale, mais ce n'était pas une raison ! Inscrite à l'association sportive scolaire, j'aurais pu m'investir dans l'une des nombreuses activités, mais non ! Je n'avais pas de talent et je n'aimais pas la compétition sportive. Pourtant, en dehors de l'école, je faisais du roller, du vélo, comme un divertissement, un plaisir. Cela me détendait et me permettait de bouger tout simplement. J'avais besoin d'espace et de solitude. Seule, je n'étais ni jaugée, ni catégorisée, et je pouvais affirmer mes fantaisies, mes envies, et te laisser t'exprimer sans un regard évaluateur porté sur toi.

A l'adolescence, tu t'es affiné mais également transformé. J'ai senti ces bouleversements physiques et le changement dans les yeux des hommes et des garçons, ils ne me voyaient plus de la même façon et je n'aimais pas ces regards-là. J'aurais souhaité devenir invisible ! Je choisissais des tenues larges, masquant mes formes, même si le camouflage avait ses limites. Difficile de lutter contre la puberté. De seins, je fus affublée et de règles, je dus m'accommoder pour couronner la juvénile féminité.

Je ne correspondais pas aux critères de beauté de grandeur et de minceur. Et j'avoue que cela me satisfaisait. Au moins, je n'avais pas à supporter en permanence les regards et les comportements des prédateurs, de même que la présence de

moral et la santé se détériorant. A nouveau, tu te transformais, mais pas tel que tu l'aurais souhaité. Tu pleurais et moi aussi de cette ascension dramatique. Le paysage avait changé, après l'euphorie, c'était l'abattement, suivi de douleurs et d'une entrée plus durable dans l'obésité. « Je ne fais qu'entrer, te disais-je. Cela ne va pas durer ! Je suis attendue en zone libre. » Et toi, tu rigolais jaune car tu savais que je me trompais et qu'il faudrait du temps pour s'en dégager et c'était sans compter la venue d'une tumeur qui, comme son nom l'indique, veut que tu meurs !

Au moment de l'annonce de cette indésirable, j'ai compris les messages que tu m'avais adressés, les douleurs et tous ces maux, que bêtement j'ignorais. J'étais en plein désarroi et j'ai compris que tu voulais que je t'écoute et que je prenne soin de moi. Ton message était dur, mais je t'ai bien entendu. Je pensais naïvement que la bête ne serait pas là pour longtemps, mais je ne soupçonnais pas, alors que tu m'avais mise en garde contre sa puissance, toutes les ressources et les stratégies dont elle disposait.

Nous avons besoin désormais d'unir nos forces, d'être solidaire dans cette bataille. Le corps médical nous accompagne, il fallait bien la présence d'un deuxième corps pour enrayer le développement de la belle, enfin pas si belle !

Et là, tu as dégusté, bon moi aussi, ceci dit.

Après chirurgie, chimiothérapie, radiofréquence, chirurgie, chimiothérapie, radiothérapie, chimiothérapie, radiothérapie…bientôt fini !?

Et l'obésité dans tout ça, eh bien toujours là ! Elle n'a pas le cœur à partir. Elle veut nous suivre, tout en montrant sa suprématie. Question d'égo ! La belle ne va pas lui voler la vedette tout le temps !

Mon obésité, elle aurait voulu être une artiste, « pour pouvoir faire son numéro… une chanteuse pour pouvoir crier qui elle est… une actrice pour tous les jours changer de peau. »[1] Elle nous en aura pris de l'énergie celle-là !

Même si les derniers temps ont été un peu difficiles, je n'oublie pas les bons moments que nous avons passés ensemble avec beaucoup de complicité. Nous parvenons à

[1] Luc Plamondon, *Le blues du business man*, 1979.

moral et la santé se détériorant. A nouveau, tu te transformais, mais pas tel que tu l'aurais souhaité. Tu pleurais et moi aussi de cette ascension dramatique. Le paysage avait changé, après l'euphorie, c'était l'abattement, suivi de douleurs et d'une entrée plus durable dans l'obésité. « Je ne fais qu'entrer, te disais-je. Cela ne va pas durer ! Je suis attendue en zone libre. » Et toi, tu rigolais jaune car tu savais que je me trompais et qu'il faudrait du temps pour s'en dégager et c'était sans compter la venue d'une tumeur qui, comme son nom l'indique, veut que tu meurs !

Au moment de l'annonce de cette indésirable, j'ai compris les messages que tu m'avais adressés, les douleurs et tous ces maux, que bêtement j'ignorais. J'étais en plein désarroi et j'ai compris que tu voulais que je t'écoute et que je prenne soin de moi. Ton message était dur, mais je t'ai bien entendu. Je pensais naïvement que la bête ne serait pas là pour longtemps, mais je ne soupçonnais pas, alors que tu m'avais mise en garde contre sa puissance, toutes les ressources et les stratégies dont elle disposait.

Nous avons besoin désormais d'unir nos forces, d'être solidaire dans cette bataille. Le corps médical nous accompagne, il fallait bien la présence d'un deuxième corps pour enrayer le développement de la belle, enfin pas si belle !

Et là, tu as dégusté, bon moi aussi, ceci dit.

Après chirurgie, chimiothérapie, radiofréquence, chirurgie, chimiothérapie, radiothérapie, chimiothérapie, radiothérapie…bientôt fini !?

Et l'obésité dans tout ça, eh bien toujours là ! Elle n'a pas le cœur à partir. Elle veut nous suivre, tout en montrant sa suprématie. Question d'égo ! La belle ne va pas lui voler la vedette tout le temps !

Mon obésité, elle aurait voulu être une artiste, « pour pouvoir faire son numéro… une chanteuse pour pouvoir crier qui elle est… une actrice pour tous les jours changer de peau. »[1] Elle nous en aura pris de l'énergie celle-là !

Même si les derniers temps ont été un peu difficiles, je n'oublie pas les bons moments que nous avons passés ensemble avec beaucoup de complicité. Nous parvenons à

[1] Luc Plamondon, *Le blues du business man*, 1979.

Le vieux Georges

Il regarda sa montre dans le noir. Les aiguilles phosphorescentes indiquaient 2h18. Il soupira et chercha une position plus confortable. Il avait très mal, une douleur lancinante, côté gauche, du haut des cervicales jusqu'au sternum. Son médecin traitant, le docteur Arnoult, lui avait conseillé de prendre rendez-vous à la clinique du Millénaire. J'en demande pas tant, lui dit-il en s'efforçant de sourire. Le contrôle cardiologique, l'électrocardiogramme et l'échocardiographie « *en raison de précordialgies avec irradiation scapulaire* » disait l'ordonnance, n'avait rien révélé. Du moins, c'est ce qu'il avait cru comprendre, car comment déchiffrer cette langue inconnue : *rythme sinusal à 62 bpm, cinétique segmentaire et globale normale avec FEVG à 72%* et une pleine page encore...

Il pensa ce doit être nerveux, mais la douleur intercostale le torturait depuis 10 jours malgré les séances d'ostéopathie. Hier soir, Il avait regardé sur France 2 l'émission d'Adriana Karembeu et Michel Cymes, *les pouvoirs extraordinaires du corps humain*. Et il avait râlé, ah oui le sacré pouvoir de provoquer toutes les douleurs, diffuses, fulgurantes, irradiantes, lancinantes, pongitives, sourde. Bravo le corps ! Couché à 11h10, allongé sur le dos : le lancement était pire ; sur le côté : insupportable. Il avait fini par trouver une position mi-assise, deux coussins sous la tête et les reins, c'était pas terrible mais bon... il se dit : *mon vieux Georges, à 79 ans tu es bon pour la refonte !* Vers 11h15, Il avait tenté de se distraire, essayé d'oublier la souffrance, *concentre- toi sur la lecture, tu arriveras peut-être à t'endormir*. Il avait bien choisi son livre : « *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable* » de Romain Gary.

La limite il l'a dépassée depuis longtemps. Le personnage de Romain Gary, Jacques, est tout jeune, 59 ans ! Mais il s'inquiète déjà. « *Pour la première fois, se posaient pour moi les soucis odieux de dureté et d'ampleur et il me fallait souvent m'assurer d'un mouvement furtif de la main que j'étais prêt.* » Georges sourit, ça marchait donc le mouvement. Et le docteur consulté par Jacques le fit même rire : « *A 59 ans vous avez intérêt à pas trop vous accrocher. Parce qu'enfin, vos conduits séminaux et vos épidymes, là au bord des testicules... sont irrités. Je ne parle même pas de la prostate qui est dure comme du chien.* »

Georges lui, avait décroché depuis pas mal de temps, sa femme était morte depuis deux ans, et même avant c'était plus ça... Bon une vidéo porno de temps en temps ravivait le tonus, sans plus. 2h45, je dois absolument dormir ! Il tenta la méthode du souvenir heureux. Le temps où il avait le corps mince, délié, le temps où il courait vite, le ballon au pied. Oui Georges se revoyait jeune et plein d'énergie.

Avant de retourner à l'école, après le repas de midi, quelques copains s'arrêtaient chez moi. Au fond de l'impasse, il y avait un petit espace plat qui nous servait de terrain de jeu. L'un de nous était désigné comme gardien devant le portail de la grange de Madame Granal, et on tirait aux buts. J'adorais ces moments de jeux et de plaisir, retrouvant le fils du maréchal-ferrant, Jean-François, ou les frères Grès aussi blonds que j'étais brun. C'est avec eux, les enfants de *ma classe,* que je jouais longtemps dans l'équipe du village. Avec fierté j'étais «capitaine » de l'équipe. Je portais le numéro 10, j'étais *inter droit*, je distribuais le jeu, quelle joie quand je centrais et que Jean-François reprenait le ballon de la tête et l'envoyait dans la

de photos d'enfance, ses parents trop pauvres ne pouvaient avoir le luxe d'un appareil. Heureusement il y avait les fêtes de village, et celle de l'école maternelle. La photo en noir et blanc, que Georges regardait, ses parents avaient dû l'acheter.

J'étais chez *les petits.* Il fallait représenter les peuples de la terre, la grande fraternité des *blancs, des noirs, des jaunes et des peaux rouges.* La maîtresse m'a dit : *toi tu seras un pygmée.* Elle m'a expliqué la jungle et puis l'Afrique, les sauvages tout nus qui chassent les lions. Alors ma mère a décidé : *on va te faire un pagne.* Elle a acheté un mètre de tissu multicolore, elle l'a plié en deux pour faire un grand triangle. J'ai enlevé tous mes habits, et elle a dit *même ta culotte.* Elle a passé l'étoffe entre mes jambes, l'a repliée un peu, a fait un tour de taille et a serré avec un nœud. Ma mère m'a donné un long roseau *tu danseras avec.* J'avais la peau foncée, mais pas encore assez noire. Alors elle est allée chercher une boîte de cirage, la boîte ronde pour les souliers. Elle m'a barbouillé le visage, autour des yeux, le front, les joues, le nez. Elle a ri en se moquant *tu as les dents bien blanches.* Moi, je me retenais de pleurer. Sur la scène, c'était chacun son tour. On a mis la musique, les tam-tams, les tambours. Le lion était mort et je tournais autour. Quand les lumières sont revenues, j'ai entendu les parents qui applaudissaient, mais je n'ai pas regardé, je ne voulais rien voir. J'ai juste senti le flash de la photo sur mes paupières. A la fin, on devait revenir sur la scène pour *la ronde des peuples,* mais moi je suis allé aux lavabos, je me suis frotté le visage avec les mains, avec les ongles, jusqu'à ma peau.

Sa peau, justement, Georges la détestait. Trop mate. Et d'où sortait-elle ? Ni son père, ni sa mère, ni son frère n'avaient cette couleur de peau qui le complexait, car enfant on l'appelait *l'espagnol*, et ce n'était pas élogieux. Sa grand-mère disait avec une fine psychologie, *on dirait un petit taupet,* une petite taupe, et effectivement il avait envie d'être sous terre, parfois, définitivement.

6h15, il ne dort toujours pas et il a encore plus mal, jusqu'au cou maintenant, comme un torticolis. Il ne va pas reprendre « *Au-delà de cette limite…* » trop déprimant. Mais ses pensées le sont aussi. Un doliprane et un anxiolitique et ça ira peut-être mieux, corps et esprit. Le « Meilleur des mondes » à portée de comprimés. *Une glace au soma… un gramme vous rend rend content, dit Lénina.* Génial Huxley, qui imagine que les vieux restent jeunes : *nous les préservons des maladies. Nous maintenons artificiellement leurs sécrétions internes au niveau d'équilibre de la jeunesse. Nous ne laissons pas tomber leur teneur en magnésium et en calcium au-dessous de ce qu'elle était à trente ans… La jeunesse à peu près intacte jusqu'à 60 ans, et puis crac ! la fin.*
Georges se rassura, magnésium et calcium ça va encore, et puis j'ai jamais eu besoin de la moindre drogue, à part un peu d'alcool, et je fais 3 heures de gym par semaine, de la rando, du streaching postural… J'ai peut-être un peu de marge. Il se leva pour pisser.
Dans les toilettes, il se regarda dans la glace. Il n'aimait pas son visage. Déjà la peau – *oh que tu es bronzé, même l'hiver-* et puis la forme, peut-être depuis que son père lui avait dit, il devait avoir 12 ou 13 ans, tu ressembles à un pigassou. Une hache, la partie métallique, large au niveau du manche, et la lame étroite. Allez séduire ensuite une fille, déjà que la timidité n'aidait pas. Ah ! oui, il aimait beucoup la chanson de Brel :
Etre une heure, une heure seulement,
Être une heure, une heure quelquefois
Être une heure, rien qu'une heure durant
Beau, beau, beau et con à la fois.

ENTRE TOI ET MOI :

« Derrière tes pensées et tes sentiments, mon frère, se tient un maître impérieux, un sage inconnu, il s'appelle SOI. Il habite ton corps, il est ton corps ». NIETZSCHE

Dis-MOI, TOI, à quoi tu joues ? Je croyais pouvoir compter sur TOI , toujours ou presque toujours, et voilà que j'apprends que tu me lâches ! Non tu ne me lâches pas en pleine « force de l'âge » mais il faut bien le dire, au début du 4ème âge !!

Tu aurais pu m'alerter avec quelques douleurs mêmes minimes, elles m'auraient mis la puce à l'oreille mais non, rien de rien ! 6 ans sans voir un médecin – pour cause de dossier d'immigration non bouclé !- le temps passe, l'âge aussi, alors trouver un médecin « au cas où! » devient urgent ... Son nom est sur Internet, il est français, installé depuis la fin de ses études à Montréal, il ne me connaît pas et un « check-up » s'impose, nous y voilà donc : ma fille n'a pas pu – pour cause de COVID - entrer dans la salle d'examen. Elle attend dans l'escalier du cabinet du gastro-entérologue. Passons vite sur ce praticien et la brutalité de son annonce, il ne mérite pas qu'on s'y attarde : « Madame, vous avez deux tumeurs sur le colon, il faut opérer »... Je suis sidérée, tétanisée, je ne sais pas si j'ai bien compris ce qu'on m'a dit sans le moindre ménagement ...Une infirmière vient me glisser quelques

années de vie : peu ou pas d'interventions chirurgicales, pas de maladies infantiles, pas de régimes alimentaires...

A propos c'est quoi la « bonne santé »? L'Organisation Mondiale de la Santé la définit ainsi : « la bonne santé c'est un état de complet bien être physique, mental et social qui ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité ».

A cette définition, Alain Toledano un éminent cancérologue fait écho en disant : « Le patient est bien plus que son organe défaillant »! Le premier réflexe est d'identifier l'organe défaillant ...ce qui n'est pas toujours la chose la plus simple car TOI, mon corps, n'est pas toujours bien clair, bien transparent ...tu peux m'alerter avec une douleur vive dans une partie de toi mais parfois la douleur vient d'ailleurs, de plus profond, de plus caché! C'est le job des médecins de « trouver », de comprendre d'où peut venir la ou les douleurs : c'est l'art du diagnostic. Quand il est établi, il faut soigner, trouver la bonne médication mais rester vigilant ! TOI mon corps, tu peux me jouer des tours, à MOI mais aussi au médecin dont l'attention se porte sur un organe alors que parfois, l'organe n'y est pour rien, par contre une tension bien cachée sera à l'origine de bien des douleurs!

chimiothérapie qui donne lieu à des représentations très sombres que la réalité contredit. On ne passe pas des journées en hospitalisation, seulement quelques heures avec des perfusions très ciblées. Ce n'est en rien douloureux mais les jours qui suivront verront apparaître des effets secondaires très différents selon les pathologies ou les patients. Une immense fatigue est un des symptômes les plus fréquents.

Commence, il faut le savoir et l'accompagner, un combat entre les médications extrêmement puissantes et les cellules cancéreuses ! Vont-elles reculer? Disparaître? Ne pas réagir au traitement? Tous les scénarios sont possibles.

C'est là que MOI je dois être très présent, très combatif. TOI tu as besoin de ma détermination, de mon courage, de mon envie de vivre ...et donc de guérir!

Ecoutons Jean Giono : « Quand on est malade, rien ne chante plus fort que l'envie de guérir! »

Si MOI je me désintéresse de mon traitement, TOI tu ne trouveras pas les ressources nécessaires pour venir à bout de ces vilaines cellules qui ne cherchent qu'à proliférer si on ne leur met pas un point d'arrêt!

A ce stade, plus le choix, c'est MOI et TOI, TOI et MOI, dans le même bateau : celui qui navigue vers la « bonne santé ». Désormais pour prendre cette direction il faut tout mobiliser : tout le corps (TOI) et tout l'esprit (MOI). C'est tous les aspects de l'existence qui devront contribuer à

« L'érotisme est une affirmation spontanée de la vie et un élément vital de la substance humaine. Le vice de certaines sociétés et de certaines religions c'est d'avoir coupé en deux la personne humaine, la déclarant à moitié noble et à moitié méprisable ».
Elsa Morante-

Ainsi le « vouloir vivre », le « vouloir guérir » relèvent de MOI, de mon mental, de ma volonté. Ici l'environnement compte plus que tout au monde ... être porté, encouragé, accompagné ... MOI je sais que c'est essentiel !

Les plus petits messages en disent plus long que tous les longs discours : « Ne crains rien, je pense à toi, je suis avec toi, courage, ténacité, ne lâche rien, encore une victoire, tiens bon... », ils sont comme des mantras qui murmurent dans mon esprit par tous les temps, par tous les vents, juste des mots d'amour ...

Trois ans se sont écoulés depuis la nouvelle de cette attaque cancéreuse. MOI, TOI, TOI, MOI désormais réconciliés par la force des choses et de la maladie ... Cette réconciliation est impérative, elle est la condition du succès : parlons de batailles à gagner dans une guerre qui peut être encore longue et rude !

TOI - corps et MOI - esprit n'ont de sens que dans leur combat commun qui est celui de la vie.

Corps à cœur

« Je m'arrête lorsque le sang bat enfin sous la matière »

René Julien

La salle était petite et bondée. Sur scène, un pianiste, un danseur, une lumière opalescente bleutée, des miroirs qui dupliquaient le jeu du pianiste et la performance du danseur. Le public était attentif, silencieux, comme hypnotisé par l'harmonie de la musique envoûtante et du danseur vibrant dans la douce clarté. Le pianiste plaqua son dernier accord, le danseur s'immobilisa. Son corps en équilibre, entièrement tendu vers le haut, figurait une seule ligne comme s' il voulait rejoindre le halo de lumière, monter au ciel aspiré par une puissance occulte. Silence. Soudain, les paumes se mirent à crépiter, les spectateurs se levèrent tous en même temps. Bravo, bravo, bravissimo. Alma se tourna vers David son mari photographe, émue, « magnifique » dit-elle. Ils applaudissaient chaleureusement em portés par leur enthousiasme.

Lorsque le public se fut calmé et que les artistes, après avoir salué et salué de nouveau s'éclipsèrent, Alma manifesta l'envie d' aller les voir dans leur loge. Pendant le spectacle une idée tenace avait occupé son esprit : elle voulait absolument sculpter ce danseur qui l'avait impressionnée par sa grâce et sa force. Rien ne l'arrêterait. Il fallait que ce corps, à la fois athlétique et svelte, soit modelé par ses mains impatientes. David comprenait son envie ; il n'était pas surpris de la réaction d'Alma qui travaillait depuis des années sur l'expression corporelle. Elle disait toujours qu'elle lisait l'âme des gens dans leur attitude .

contrats pour les six mois à venir et qu'il fallait absolument trouver du temps pour les photos de scène ! Lorsqu'il avait exprimé cela Aurélien détecta chez Otto un soupçon de colère. C'était la première fois qu'il le voyait, si retenu habituellement dans ses sentiments, se laisser aller à un ton un peu brusque.

Aurélien, pour qui le corps était un culte, avait été agréablement touché par la proposition d'Alma. Les photos serviraient à mettre en valeur le spectacle tandis que la sculpture s'adressait à lui, à lui seul. Il en était flatté et n'avait pas envie de laisser passer cette opportunité.

Il essaya de persuader Otto qu'il trouverait le temps nécessaire, que cela n'empiéterait nullement sur la discipline de vie qu'ils avaient établie. Piscine olympique le matin, petit déjeuner, échauffement, étirements et assouplissements pendant qu'Otto composait. Répétition du spectacle ou mise en place d'une nouvelle chorégraphie. Déjeuner végétarien dans le petit restaurant de quartier, repos, puis études diverses pour un nouveau projet, footing en forêt de cinq à six. Les soirs de spectacle ils devaient être à la salle à sept heures. Otto avait raison, l'emploi du temps était chargé mais il restait les week-ends et les soirs de relâche. C'était donc envisageable, argumenta Aurélien. Tout en se massant les mains et faisant ses exercices d'assouplissement des doigts, ce qui lui était facile de faire à tout moment pensa Aurélien, Otto arpentait le salon l'air renfrogné.

- Tu voudrais donc que ton corps soit exposé dans des salons, qu'il soit mis en évidence chez des gens que tu ne connais pas ?

- A partir du moment où je me produis dans un spectacle de danse, il est exposé à un public, non ? Il ne m'appartient plus, je l'offre.Quelle différence y-a-t-il avec le fait d'être moulé dans du bronze et éventuellement vendu à des gens qui en apprécient la plastique ?

Les autres poses comme celle du coureur de fond, du lanceur de disque et celle du plongeur, où on ne voyait pas le visage d'Aurélien, avaient déjà été utilisées. Celles du tireur à l'arc et celle de l'escrimeur utilisaient un accessoire qu'il était difficile de supprimer. Un javelot pouvait disparaître, l'attitude devait signifier l'acte.

En partageant ensuite un thé avec Alma et David, il évoqua son enthousiasme pour cette forme d'étude de son corps. Il expliqua que, pour lui, bien que cela ressemblât à l'expression de la danse, c'était différent dans la mesure où le geste était statique et qu'il fallait trouver un équilibre pour durer dans le temps, tout en gardant la légèreté acquise au danseur et que, pour cela, il devait ressentir le moindre muscle depuis le bout des orteils jusqu'au bout des doigts ; que cela était neuf dans ses études et qu'il s'en servirait dorénavant pour ses prochaines créations. Jusqu'à présent, il n'avait pensé qu'à l'effet visuel de son corps dans l'espace. Il devrait désormais penser un peu plus à de petites poses dans sa chorégraphie, comme les souffles en musique.

Lorsqu'il retrouva Otto, celui-ci avait toujours l'air maussade et renfermé mais il n'y prêta pas attention parce que lorsque Otto écrivait une nouvelle partition, l'effort intellectuel était tel que le monde autour de lui n'existait plus. Il s'était lancé dans une étude pour piano et violoncelle. La variété de la tessiture de cet instrument lui permettrait de mettre en valeur plus finement les mouvements du danseur. Mais l'accord du piano et du violoncelle, dans une étude personnelle, lui demandait beaucoup de travail car il n'avait écrit jusqu'à présent que des pièces pour piano. Aurélien comprenait bien ces moments d'intense concentration mais fut étonné qu'il ne lui demandât pas comment s'était passé ce premier exercice de pose. Il supposa qu'il souffrait du dos et proposa une plus longue séance de natation, espérant ainsi lui faire plaisir, passer un bon moment de compétition avec lui et le détendre. C'est à la piscine qu'ils s'étaient rencontrés et avaient lié connaissance.

s'échappe, il s'envole avec les sons mélodieux que tu produis . Mon corps t'appartient, sois en certain ».

Enfin le jour arriva où ils découvrirent le modèle coulé.

Alma avait organisé une petite réception où écrivains, artistes plasticiens et amis étaient invités. Dans le jardin, près de la mare où quelques canards se prélassaient et les reinettes coassaient, une table offrait des boissons désaltérantes et des petits fours. Au milieu de la table se trouvait une forme cachée sous un linge blanc. Otto fut invité à soulever le linge. Il en resta bouche bée. Sa main se posa délicatement sur l'œuvre et en dessina le contour. Un franc sourire éclairait son visage qui avait pris un aspect mystérieux depuis quelque temps. En cachette d'Aurélien il avait beaucoup discuté avec Alma au sujet de l'aspect final de la sculpture. Elle serait lisse pour accentuer l'effet de tension des muscles et patinée à l'ancienne de couleur miel pour la rendre chaude et dorée dans la lumière du soleil. Le résultat obtenu était suffocant tant il respectait les formes longilignes d'Aurélien, son visage sérieux et poupin avec son expression concentrée sur l'effort et en même temps rayonnante. Aurélien était surpris et ravi de se voir ainsi représenté. Il pensa qu'un jour, peut-être, il achèterait une copie pour l'offrir à Otto.

Ils remercièrent chaleureusement Alma en la complimentant et Otto ajouta en s'adressant à Aurélien « Vois-tu, lorsque tu danses et que tu exposes ton corps au public il s'agit d'un temps éphémère. Le souvenir du danseur seul n'existe qu'à petite dose et se dilue avec le temps dans l'ensemble du spectacle. L'œil du spectateur ne se fixe pas sur chaque parcelle de ton corps. Tandis qu'une œuvre d'art fondue dans la matière est intemporelle et immortelle. Elle peut être contemplée à l'envi. C'est pourquoi moi seul doit détenir cette œuvre. Si un jour nous sommes séparés, je pourrai toujours caresser cette sculpture et, sous mes doigts, je sentirai toutes tes pulsations comme si tu étais encore près de moi. Elle restera pièce unique. J'ai demandé à Alma d'en être le seul acquéreur ».